

LES

# DEUX GARDES SUISSES

---

## CHAPITRE PREMIER.

### **Le retour au pays.**

Par une belle matinée du mois d'octobre 1792, deux jeunes Valaisans, en grand uniforme des gardes suisses de Louis XVI, remontaient joyeusement la route de l'Entremont, accompagnés d'un certain nombre d'amis, de femmes et d'enfants, revenant des vendanges de Fully. A leur suite, s'avancait une longue file de mulets portant chacun deux brantes pleines de moût, suspendues au bât par de fortes courroies. Ces bêtes de somme secouaient en marchant un collier de grosses clochettes : il en résultait un carillon assez agréable à entendre, pourvu toutefois qu'on s'en tint à distance, et le tout ensemble constituait un cortège aussi original qu'imprévu.

Les deux troupiers marchant en tête portaient le chapeau à trois cornes coquettement posé sur l'oreille droite, et l'habit rouge à larges pans ornés de retroussis. Un baudrier, aux armes de France, serrait autour de la taille la partie inférieure du gilet. Le sabre était porté par-dessous les pans de l'habit : il caressait le mollet à chaque pas. De hautes

## LES DEUX GARDES SUISSES.

guêtres en drap, dépassant le genou, emprisonnaient la cuisse blanche collée sur les hanches. Il manquait cependant deux choses à cette tenue guerrière, et elles suffisaient pour contrister nos jeunes gens : nous voulons parler de la moustache partant horizontalement des deux coins de la bouche, et la queue courant avec vivacité sur le col de l'habit, à chaque mouvement de la tête. Ces lacunes fâcheuses, qui pouvaient donner lieu à quelques sourires de la part de connaisseurs, les rapetissaient jusqu'à un certain point à leurs propres yeux.

On verra tout à l'heure à quoi tenait l'absence de ces appendices militaires sans lesquels il n'y avait pas à cette époque de gardes suisses complets.

Au demeurant, nos hommes n'étaient pas grands, mais bien pris de taille. Ils avaient une bonne et martiale tournure. Il n'était point facile de reconnaître en eux de simples montagnards de l'Entremont rentrant au pays, après un séjour de quelques années à Paris, où ils ne devaient plus jamais retourner.

Comment avaient-ils été amenés à quitter la commune de Bagne, où ils étaient nés, pour suivre sur les bords de la Seine leurs compatriotes que le service royal y attirait depuis des siècles ?

L'affaire s'était faite tout naturellement, comme une foule d'autres, par l'intermédiaire de deux sergents recruteurs, aidés d'un fifre et de deux violons.

C'était le plus souvent dans l'auberge de Martigny-Bourg qu'avaient lieu les enrôlements destinés à alimenter les régiments capitulés. Il ne se passait guères de foire que nombre d'Entremontans ne vinssent se prendre à l'appât qui leur était tendu. Un drapeau, placé à la principale fenêtre de l'auberge, indiquait aux jeunes gens des montagnes la première

étape du chemin de la gloire, c'est-à-dire la salle de bal et le bureau des recruteurs. On s'amusait là comme des princes (hélas ! les princes, vers ce temps, commençaient à ne plus s'amuser du tout), on sautait toute la nuit, on buvait la *Marque* de Martigny ou l'*Enfer* de Fully, et le lendemain on se réveillait avec un grand mal de tête et avec une feuille de route dans la poche. Sur quoi il y avait explosion de soupirs et de regrets, lamentations des grands parents, larmes secrètes des promesses, essais de libération, mais la nuit avait suffi pour faire des recruteurs, si affables pendant la fête, des hommes raides comme une consigne et durs comme le rocher. Il ne restait plus qu'à se résigner. Il était de tradition, au surplus, dans nombre de familles, qu'un jeune homme devait, avant de se caser, « faire un tour de pays. » Les pères s'étaient enrôlés : ils acceptaient l'abandon dans lequel ils allaient plus ou moins se trouver comme une expiation du temps qu'eux-mêmes avaient passé au dehors à « jeter leur gourme. »

Ainsi en était-il advenu à nos deux amis qui, partis à un intervalle de dix-huit mois, s'étaient retrouvés à Paris et avaient eu la chance d'être placés dans la même compagnie.

Au bout de deux ans, le premier arrivé fut promu caporal.

Le 10 août 1792, ils faisaient côté à côté le coup de feu, du haut des fenêtres des Tuileries, en essayant de défendre la royauté contre la révolution déchainée.

Lorsque, à la fin de l'horrible journée, Louis XVI eût ordonné à ses derniers défenseurs de poser les armes, les abandonnant ainsi aux fureurs d'une multitude en délire, nos soldats s'échappèrent à travers le jardin royal, gagnèrent la rue voisine, et se jetèrent dans la première allée venue.

Le hasard les conduisit dans le laboratoire d'une phar-

macie, ouvrant sur un couloir et recevant le jour par une cour intérieure. Un vitrage séparait le laboratoire de la pharmacie.

Le patron, grand partisan des idées nouvelles, ne jurait guère que par J. J. Rousseau, son auteur favori. M. Robert (c'était son nom) serait même allé très loin dans cette direction, n'étaient certains déboires qui, à la longue, avaient jeté des seaux d'eau froide sur son enthousiasme. L'émigration de la plupart des grandes familles françaises lui avait fait perdre sa clientèle la plus lucrative. Marchand qui perd ne peut rire. En outre, il avait le malheur de différer complètement d'opinion avec M<sup>me</sup> Robert sur les affaires du temps, sur la constitution des empires, sur les sciences morales et politiques et autres matières de philosophie et de politique transcendante. Or sa femme, qui se permettait volontiers d'envoyer promener irrévérencieusement l'auteur du *Contrat social*, avait une manière de discuter qui le désarçonnait au bout de deux ou trois passes, et les mortifications de ce rôle ébranlaient sa foi dans la cause elle-même. Etourdi et humilié des arguments qu'elle lui opposait avec des vivacités de paroles vraiment compromettantes pour la dignité de la pharmacie, il ne savait point faire face à un ennemi que sa mobilité et sa futilité rendaient insaisissable. Leurs discussions ressemblaient tout à fait au combat du lion et du moucheron, mais il y avait le sort du grand vaincu et son dépit s'augmentait de voir le moucheron sonner audacieusement la victoire, tandis qu'au fond cette victoire n'était qu'une déroute.

— Comment, lui disait-elle un jour, vous, M. Robert, vous donnez dans cette triste invention des Etats-Généraux ! Vous voulez livrer la France au tiers-état. Je vous demande un peu ce que messieurs du Tiers entendent au gouvernement des

affaires publiques, malgré leurs cahiers et tout ce qui s'en suit. Tout au plus seraient-ils bons à éplucher les comptes de l'Etat, et encore le feraient-ils à la manière d'un avare chicanant sur un mémoire de pharmacie. Et puis sont-ils amusants avec leur déclaration des droits de l'homme ! Et ceux de la femme, s'il vous plaît ? Heureusement que messieurs les hommes peuvent déclarer là-dessus ce que bon leur semble : nous savons, nous autres femmes, à quoi nous en tenir sur la valeur de leurs impertinentes prétentions.

C'était, on le voit, une rude jouteuse que M<sup>me</sup> Robert, et cet échantillon de ses tirades habituelles montrera qu'il n'était pas facile de lui tenir tête. Ses excellentes qualités d'épouse la faisaient toutefois prendre en patience par M. Robert. La révolution se montrait d'ailleurs, depuis peu, sous des aspects qui inquiétaient de plus en plus les gens réfléchis. Le pharmacien arrivait par degrés à se dire qu'accrocher les gens à la lanterne, ce n'était guère procurer à l'humanité le moyen d'y voir plus clair.

Dans sa candeur, il se prenait parfois à regretter de ne point avoir à diriger la grande transformation sociale et politique qui mettait alors toutes les têtes en ébullition. Au lieu de tout démolir à la fois, il aurait, lui, procédé méthodiquement et édifié au fur et à mesure qu'il renversait. L'ancien régime lui faisait l'effet d'un vieil homme qu'on pouvait graduellement renouveler, par d'intelligentes purgations et des cataplasmes appliqués à propos. Or, il se faisait fort, pour peu qu'on lui donnât carte blanche, de tirer la France de sa situation morbide, de la rajeunir complètement et de lui procurer un état de santé débarrassé à l'avenir de toute espèce « d'humeurs peccantes. »

On sait que la révolution s'y prit autrement et qu'elle traita tout simplement ses adversaires et même ses partisans par la méthode du docteur Sangrado.

Au moment où les proscrits pénétraient dans le laboratoire de M. Robert, un peu à la manière des ouragans, celui-ci se posait, avec anxiété, la question suivante : que répondrai-je à ma femme quand, tout à l'heure, elle viendra me demander compte de l'attaque des Tuilleries, comme si moi, qui ai passé la journée à peser de la rhubarbe et du séné, j'y pouvais quelque chose ! Se sentant battu d'avance sur ce terrain, il méditait de prendre une brillante revanche sur ses deux commis. Ces jeunes gens l'avaient quitté lorsque le canon tonnant aux Tuilleries apprenait à tout Paris que la démocratie montait à l'assaut du pouvoir royal. Ces pygmées s'estimaient de taille à se prendre corps à corps avec la vieille monarchie de Richelieu et de Louis XIV. Ils méritaient d'être tancés d'importance ; mais comme c'étaient de malins garnements, il valait la peine de préparer, jusqu'à un certain point, la mercuriale. M. Robert avait donc ouvert l'alcôve qui leur servait de chambre à coucher et, ses souvenirs de collège aidant, il avait débuté par l'apostrophe classique : Jusques à quand, Cati.... fâcheux étourdis, abuserez-vous de ma patience ?... La foudroyante allocution s'adressait, en attendant mieux, à la table de nuit et aux habits de travail que, en s'esquivant, les déserteurs avaient jeté pêle-mêle sur le lit.

En voyant deux gardes suisses en tenue fondre en quelque sorte sur lui, M. Robert eut une peur effroyable. Il crut un instant que la police, instruite de son amour platonique pour les principes du tiers-état, le faisait tout simplement apprêter au corps et qu'il allait être écroué à la Bastille. Son saisissement démontra clairement que si la révolution s'imaginait trouver jamais en lui « un foudre de guerre », elle éprouverait un fier mécompte. Il se rassura pourtant un peu en se ressouvenant à propos de la prise de

la Bastille, et surtout lorsqu'il entendit les arrivants lui crier d'une voix altérée et suppliante :

— Monsieur, monsieur ! sauvez-nous ; une bande d'égorgeurs est sur nos talons.

— Vous me faites venir la chair de poule..... Qui êtes-vous, et qu'avez-vous fait pour qu'on vous traque ainsi ?

— Nous sommes des Suisses.... on s'est battu jusqu'à présent aux Tuilleries.... Nous avons défendu le roi. Voyez nos mains noires de poudre !

Un grand bruit dans l'allée apprit au pharmacien que la maison était envahie.

Il n'y avait pas à délibérer. Il fallait prendre un parti sans perdre un instant.

M. Robert jeta les yeux autour de lui, cherchant du regard où il pourrait cacher les deux supplicants.

— Dans les armoires et sous le lit, ils seront découverts au bout d'une minute, pensa le pharmacien.

Dans la partie la plus obscure du laboratoire, se dressaient quelques forts alambics, deux grosses cornues et d'autres instruments du même genre. Les pièces principales étaient d'habitude employées pour la distillerie en grand : un homme accroupi pouvait à la rigueur se blottir dans le fond. L'entrée seule présentait quelque difficulté, à cause de l'étroitesse de l'orifice.

— Vite, vite, cria le pharmacien en décoiffant les deux plus gros alambics. Fourrez-vous là dedans et ne bougez plus.

Nos Bagnards avaient, dans leur enfance, trop dévalisé de cerisiers et déniché de merles, pour manquer de l'agilité que le plongeon exigeait.

Quelques instants plus tard, les appareils recoiffés avaient pris des airs candides qui éloignaient toute idée de complacéité dans une supercherie quelconque.

Le pharmacien ramassa les pans de sa robe de chambre, prit une pose de sénateur romain, rajusta ses lunettes et attendit.....

La porte, s'ouvrant presqu'aussitôt avec fracas, livra passage à une vingtaine d'hommes armés.

En voyant le patron seul et ses instruments rangés derrière lui dans un ordre bien fait pour répondre à tous de leur respectabilité, les envahisseurs poussèrent une exclamation de dépit.

— Allons, ils ne sont pas ici, s'écrièrent-ils. Où diable ont-ils passé?

— Que cherchez-vous, demanda le maître du logis, en s'efforçant de se montrer aussi tranquille que ses alambics.

— Les deux habits rouges ! hurla la foule. Les Suisses qui ont égorgé le peuple !

Cette réponse, faite sur un ton qui promettait aux clubs à venir des chœurs de la plus grande énergie, couvrit deux éternuements mal étouffés qui faillirent altérer l'aplomb et la bonne contenance des appareils.

— Oui, reprit la foule, ils sont entrés dans cette maison et n'en sont point sortis par la porte donnant sur l'autre rue.

— Alors, vous avez parfaitement raison.... ils sont certainement ici..... pas dans ce rez-de-chaussée où vous voyez qu'il n'y a personne que moi, ayant envoyé, ce matin, mes deux commis se battre dans les rangs du peuple et aider à la chute du tyran. Mais j'y pense..... Je gage que ces quatre suppôts de la cour.....

— Ils ne sont que deux ! interrompit un de la bande.

— Pardon..... j'avais compris quatre. Je parie qu'ils ont gagné les combles de la maison, pensant bien que vous

les chercheriez d'abord au rez-de-chaussée. Ou je me trompe fort, ou ils ont monté jusqu'au galetas et ils fuient par les toits.

— Diable, c'est une idée ! ripostèrent les poursuivants. Que nous sommes bêtes ! Oui, certainement, c'est par là qu'ils sont en train de s'évader.

Sur quoi, le laboratoire se vida en un clin d'œil, après toutefois que la bande eut en partie disloqué la main du pharmacien sous prétexte de la lui serrer.

La troupe se divisa.

Une partie s'échelonna le long de la rue pour tâcher d'apercevoir les fugitifs sur les toitures des maisons voisines ; l'autre, au risque de se casser le cou, alla leur donner la chasse par la voie aérienne que le malin M. Robert lui avait indiquée.

Un quart d'heure après, il y avait dans la rue un immense attroupement occupé à voir sur les toits..... un quatuor de matous en train de s'éborgner.

Les poursuivants étaient sortis du laboratoire on ne peut plus à propos. A peine la porte était-elle retombée sur les talons du dernier d'entr'eux, que les alambics, perdant toute retenue, s'étaient mis à éternuer d'une manière vraiment absurde. Le pharmacien ne put s'empêcher de rire aux éclats en voyant les soubresauts auxquels ils se lavaient.

— Dieu vous bénisse..... Dieu vous bénisse, mes jeunes gars, s'écria-t-il en se hâtant de décoiffer les appareils. Mais sortez incontinent de là : vous n'y seriez plus en sûreté. J'avais oublié l'effet que pouvait produire l'odeur des herbes cuits là dedans, ces jours derniers !

Sortis de leur réduit, les jeunes gens allaient continuer de plus belle. Le pharmacien y mit ordre promptement au moyen d'un sel qu'il leur fit respirer.

Mais tout n'était pas fini de cette manière. La bande, ne trouvant rien, pouvait être tentée de revenir faire une perquisition.

Une idée lumineuse vint à M. Robert. L'absence de ses commis permettait de la traduire immédiatement en fait.

Les deux fugitifs eurent cinq minutes pour faire disparaître leurs moustaches et leurs queues, pour teindre leurs cheveux et troquer leurs uniformes contre les vêtements de travail des absents. Ils avaient sous la main les instruments et les pommades qui leur étaient nécessaires, aussi la métamorphose se fit-elle en fort peu de temps. Quelques mots les mirent au courant du rôle qu'ils avaient à remplir.

— Mes coquins de commis s'aviseraien-t-ils, pour me faire pièce, de rentrer maintenant, pensait M. Robert, tout en aidant à la mascarade. Bah ! ils passeront sûrement la nuit à se réjouir de leurs sottises au cabaret du coin !

Ce qu'avait prévu le patron arriva. A la nuit close, cinq ou six hommes, plus tenaces que les autres, vinrent de fort mauvaise humeur lui faire une seconde visite.

Ils le trouvèrent « lavant la tête » à ses commis pour avoir tardé outre mesure à venir lui donner des détails complets sur la victoire du peuple.

Les arrivants furent sur le point de se retirer : un homme aussi bien pensant, un aussi chaud partisan de la révolution ne pouvait évidemment pas donner asile à des coupables. Pourtant, comme ils étaient venus avec un but déterminé, il leur sembla convenable de n'y point renoncer trop légèrement.

Ils commencèrent donc leurs investigations par les meubles qui se présentaient les premiers devant eux, c'est-à-dire par les alambics où les jeunes gens avaient jeté les pièces de leur tenue militaire.

Heureusement qu'eux-mêmes n'y étaient plus et que les visiteurs se bornèrent à y plonger à diverses reprises leurs sabres nus et la crosse de leurs fusils. Convaincus que ces récipients ne contenaient, ainsi que M. Robert le leur déclarait, que des restes d'herbages, ils passèrent aux armoires du laboratoire.

Les commis, un bougeoir en mains, éclairaient la scène et durent naturellement raconter leurs prouesses de la journée, prouesses qui, à les entendre, avaient fait mordre la poussière à une douzaine de Suisses.

M. Robert, véritablement sur des charbons ardents, allait et venait, passant alternativement du laboratoire à la pharmacie, où des chalands entraient, de moment en moment, pour faire des achats de remèdes.

— Tout va bien, pensait-il. Ils vont se retirer. Pourvu que maintenant ma femme ne vienne pas étourdiment me tomber sur les bras.

Il n'y avait plus en effet que ce danger-là à redouter.

Comme M. Robert allait prendre, sur un rayon de la pharmacie, un sirop fort anodin, réclamé pour un malade de sa clientèle, la porte du laboratoire s'ouvrit et une petite voix argentine, mais impérieuse, fit entendre cet appel : M. Robert, M. Robert !

Le patron sentit ses doigts de pied se recrocher dans sa chaussure.

Machinalement, il acheva de servir le commissionnaire ; mais, dans son trouble, il se trompa de fiole et livra une potion qui guérit le mal, mais faillit emporter le malade. Elle dispensa celui-ci, pendant vingt ans, de tout nouveau recours à la pharmacie.

— Perdu ! pensa M. Robert. Elle va leur demander ce qu'ils font là et leur réponse la fera sauter comme le bou-

chon d'un gaz comprimé. Ces deux étrangers, sous les vêtements de nos commis, seront la première chose qu'elle remarquera !

Le pauvre homme ne savait s'il devait aller au-devant du danger ou l'attendre passivement.

Au moment de l'arrivée de M<sup>me</sup> Robert, les visiteurs étaient occupés à fouiller dans la paillasse et à visiter le dessous du lit. Ils prirent à peine garde à elle. A l'aspect de ces gens dont aucun ne lui était connu et qui, avec ou sans le consentement du maître, mettaient tout sens dessus dessous chez lui, la jeune femme resta comme pétrifiée.

Les deux commis s'effacèrent instinctivement.

M. Robert paraissant enfin, sa femme lui dit :

— M'expliquerez-vous, monsieur, ce qui se passe chez vous ?

— Rien que de très naturel, ma chère amie ; je te l'assure.

— Comment, il est naturel qu'on fasse une perquisition dans notre maison !

— Une inspection amicale, tout à fait amicale, ma chère amie.

— Amicale, tant qu'il vous plaira, mais encore dois-je savoir ce qui la motive.

— Je t'expliquerai cela tout à l'heure.

— Est-ce que, par hasard, vous auriez introduit quelque drogue en fraude de l'octroi, et ces hommes sont-ils des agents déguisés de l'administration ?

— Comment moi, moi, un contrebandier !

— Un contrebandier ou un suspect : choisissez.

— Ma chère, par le temps qui court, il peut arriver au premier venu d'être pris à contre-sens.

— Oui, il n'est pas beau, votre temps !

— Tarare, il y en a eu de meilleurs et de pires.

— On y voit des choses lamentables, des choses que ne voudront pas croire nos descendants.

— Il y a, j'en conviens, un certain trouble dans les esprits.

— On attaque le souverain jusque dans son palais, on pille les demeures royales.

Les visiteurs prirent l'oreille.

— On a conduit le roi à l'assemblée nationale : s'il rentre jamais aux Tuileries, il n'y trouvera que les quatre murs.

— Comment ? on pille ! se dirent les visiteurs, en se regardant. On pille sans nous les Tuileries !

— Et vos commis, M. Robert, reprit la jeune femme, je vous demande où.....

— Aïe, aïe ! ça se gâte tout à fait ! pensa le pharmacien consterné. Il se hâta d'interrompre : De bien bons enfants, ma chère, à qui tu ne rends pas suffisamment justice.

— De bons enfants ? Dites des écervelés ou des fous.

— Ils ont pour toi une tendresse ... filiale.

— Je les en tiens quittes ..... De petits mauvais sujets de révolutionnaires.

— Ils viennent du fond de la Picardie. Ils ont encore la candeur et les illusions de leur village.

— Décidément, M. Robert, vous devenez affreusement bucolique avec Jean-Jacques. Mais tout cela ne m'apprend pas où ils.....

Cette dernière question se perdit, heureusement pour M. Robert qui était à bout de divagations, dans le bruit que fit la troupe en décampant subitement. On brisait tout aux Tuileries et elle n'était pas là ! Évidemment, il valait mieux voler à la curée que de rester à entendre deux bourgeois se quereller.

Un des partants se retourna en sortant et cria à M. Robert :

— Patron, si vous m'en croyez, vous empêcherez la bourgeoisie de parler de choses au-dessus de sa portée. Tappez-lui au besoin sur le bec. Le poule ne doit pas chanter devant le coq :

La porte se referma sur lui.

En ce moment, les yeux de M<sup>me</sup> Robert tombèrent sur nos deux Bagnards qu'elle n'avaient pas remarqués jusqu'alors.

— Eh, vous deux, pourquoi ne suivez-vous pas vos camarades ?.... Mais, Dieu me pardonne ! je crois qu'ils se sont affublés du tablier et de la défroque de nos commis.

— Madame, dit un des deux Suisses, nous n'avons pas suivi ces gens, parce que nous sommes précisément ceux qu'ils cherchent. M. Robert nous a sauvé la vie.

— Oui, ma bonne amie, reprit modestement M. Robert. Il paraît qu'ils allaient être massacrés. J'ai eu l'idée de les faire passer pour nos étourdis.

— Et ces jeunes gens se sont battus aux Tuilleries ?

— Comme des lions, à ce que j'ai lieu de croire.

— Ils ont versé leur sang pour le roi !

— Pas précisément, puisqu'ils sont sortis de là sans une égratignure, mais ils auront tiré pas mal de coups de fusil dans la figure des gens très peu endurants qui attaquaient le château, aussi avaient-ils un fort vilain compte à régler ensemble.

— Et vous les avez sauvés, monsieur Robert ! Et vous ne dites pas cela tout de suite ! Et il faut vous arracher les mots de la bouche.

— M'avez-vous laissé le temps de vous en parler, dit avec un sourire M. Robert, enchanté de voir l'orage se dissiper par degrés.

Sa femme hésita un moment, puis emportée par son émotion, elle courut les bras ouverts à son mari, se suspendit à son cou et le couvrit de baisers et de larmes.

Si le philosophe avait pu se mettre en garde, il est à croire qu'il eût fait, pour la forme, une sorte de résistance. Pris à l'improviste, l'homme seul se présenta pour être embrassé, et il se laissa faire avec une bonhomie étonnée et pourtant satisfaite.

Sa femme lui dit à demi-voix : Pardon, Henri ! Désormais la poule y regardera à deux fois avant de chanter devant le coq.

Le lendemain, le pharmacien s'attendait à voir rentrer ses jeunes déserteurs, mais ils ne parurent point. L'un avait été blessé à l'attaque des Tuilleries et on l'avait porté à l'Hôtel-Dieu. L'autre s'était enrôlé parmi les pourvoyeurs de réverbères, et se proposait, l'occasion venue, de jeter, en guise d'arguments péremptoires, tous les petits pots de son patron et des autres pharmaciens de Paris à la tête des aristocrates.

Cette circonstance permit à M. Robert de retenir les deux étrangers. Il les employa, pendant quelques jours, à piler sans relâche, dans la cour intérieure de la maison, de vieilles briques provenant de l'abattis d'une cloison. Tout le quartier fut étourdi du vacarme, mais des gens qui se cachaient si peu et qui le prenaient de si haut avec le voisinage possédaient le meilleur des certificats de civisme. Les mal intentionnés s'inclinèrent devant un zèle pharmaceutique aussi tapageur.

La situation ne pouvait toutefois se prolonger avec ses chances de péril. Il tardait à nos jeunes gens de gagner la frontière et de débarrasser leur protecteur des risques attachés à leur présence chez lui.

Un beau jour ils disparurent.

M. Robert leur avait procuré un passeport, au moyen duquel ils traversèrent rapidement la France et se rendirent à Genève.

Ils y trouvèrent leurs uniformes qui les attendaient au bureau des messageries, sous forme d'un gros ballot de plantes médicinales.

Arrivés à Martigny, ils se dirent que leurs parents, ainsi qu'une grande partie de la population de l'Entremont, devaient être occupés à faire les vendanges, c'est pourquoi, au lieu de filer sur Bagnes, ils se détournèrent de leur chemin, passèrent le Rhône à Branson et s'en allèrent à Fully où sont les vignes des Entremontans.

On croyait qu'ils avaient péri le 10 août. En les voyant revenir sains et saufs, il y eut, dans tout le vignoble, un sentiment général de satisfaction qui se traduisit en petits festins de réjouissance. On y fêta largement, comme de raison, le vin nouveau et les châtaignes fraîches de Fully.

Les vendanges ne tardèrent pas à être terminées. Les *mazots* se vidèrent les uns après les autres, et chaque Entremontan, après avoir chargé ses récoltes sur des mulets aux nombreuses sonnettes, abandonna la plaine pour rentrer dans les montagnes.

Ce rapatriement général, qui a lieu par grands convois, dure ordinairement une quinzaine de jours.

Les deux amis ne pouvaient rentrer à Bagnes comme les premiers venus. Leurs compagnons voulurent absolument leur faire cortège et exigèrent qu'ils se missent en tenue de gardes suisses, afin de donner au retour un certain éclat.

Nos lecteurs ont vu, au commencement de ce chapitre, cette bande de vendangeurs s'avancant sur la route d'Entremont.

On pense bien qu'à Bovernier et à Saint-Brancher il y eut des haltes et que nombre de personnes, anciens militaires au service de France et autres, vinrent serrer la main des arrivants et boire avec eux le coup de la bienvenue.

Bientôt apparut dans le lointain le riant bassin de Bagnes. Les quinze ou vingt villages disséminés sur les flancs des montagnes voisines, les noires forêts alternant avec les pâtures rougis par l'automne, se montrèrent successivement avec leurs déclivités rapides ou leurs replats étagés. La plaine elle-même se découvrit peu à peu et le vieux clocher de l'église paroissiale, émergeant d'un massif de grands arbres, sembla chanter à ces enfants perdus et retrouvés la vive chanson des jours de leur première jeunesse.

Arrivé sur la grande place du village du Chable, où l'on devait se séparer, le cortège fit une dernière station.

Le curé de la paroisse et le président de la commune se trouvaient par hasard en conférence, dans ce moment-là, au presbytère. Ces deux puissances locales n'estimaient aucunement utile au bien de leurs administrés de vivre ensemble comme chien et chat, et de compliquer leurs petits tiraillements de l'immixtion passionnée de deux partis. Quand un désaccord réel allait éclater entr'eux, ils l'arrosaient d'un verre de vin de Fully et l'on finissait par s'entendre. Les deux vieillards firent trêve à leur discussion pour recevoir la visite des jeunes militaires, lesquels durent naturellement faire un récit sommaire de leurs aventures parisviennes. Puis ils allèrent rejoindre sur la place les groupes joyeux, dont leur gravité tempéra sagement l'animation expansive.

Avec la permission des deux autorités, un petit bal ne tarda pas à s'organiser dans un pré voisin. Les héros de la

journée s'y distinguèrent par la souplesse de leurs jarrets et par la variété de leurs connaissances chorégraphiques.

Dès que brillèrent les premières étoiles, chacun regagna sa demeure.

Au moment de se séparer pour rentrer chez leurs parents, nos deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se dirent : désormais, c'est entre nous à la vie et à la mort !

A l'exemple des anciens matelots qui, échappés à quelque naufrage, suspendaient au retour leurs vêtements mouillés sur le rivage de la mer, ils déposèrent en arrivant chez eux, dans le vieux bahut de la famille, l'uniforme sous lequel ils avaient ensemble affronté la mort. Ces vêtements passèrent dès cet instant à l'état de reliques. Ils ne devaient plus sortir de leur réduit qu'à la Fête-Dieu et à la St.-Maurice, grandes occasions où les vétérans de tous les services exhibent sans doute des plumets un peu trop fantastiques, mais où ils font preuve en même temps de foi naïve et d'un fond d'esprit guerrier qui ont bien leur prix.

Le lendemain, les deux gardes suisses avaient disparu. Ils étaient remplacés par deux jeunes Bagnards portant le classique vêtement, en drap roux, des peuplades de la vallée.

---



---

---

LES

# DEUX GARDES SUISSES

---

## CHAPITRE II.

**Devenu meunier.**

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés.

Dans le « poële » d'une grande maison de ferme, située au centre de la plaine de Bagnes, entre le village de Chable et celui de Lourtier, un homme d'une cinquantaine d'années est assis devant un secrétaire en bois de sapin et y écrit une lettre.

La pièce où se tient ce personnage n'a rien qui la distingue beaucoup des autres chambres de la vallée. Un grand lit à rideaux, juché sur quatre jambes, comme un héron sur ses deux pattes, en occupe le fond formant alcôve. On arrive à ce portefeuille, — ainsi que l'appelle le maître du logis, par une réminiscence de son ancien métier, — grâce à un bahut complaisant qui, placé le long de la couche, prête son dos au grimpeur. En face du lit, un miroir, avec ses deux panaches entrelacés, la branche de barbe de St. Jean et le brin de genévrier bénit le dimanche des Rameaux. Entre les deux fenêtres court une table de sapin, escortée de deux bancs d'égale dimension, où prennent place, à chaque

repas, les membres et les serviteurs de la famille. La paroi est décorée de deux estampes que leur intérêt national a fait choisir, non moins que leur mérite artistique. L'une représente St. Maurice en casaque rouge, monté sur un cheval café au lait : il montre un ciel vert à sa légion jaune-canari. L'autre exhibe le dragon du Mont-Jou, tirant la langue d'un air si désespéré, qu'on est tenté involontairement de prier St. Bernard de Menthon de lever un peu le pied afin que ce pauvre diable puisse reprendre haleine. Mentionnons encore l'Almanach de Berne et Vevey, éternellement pendu au même clou ; une horloge qui s'endormirait à coup sûr dans la monotonie de ses balancements, si toutes les demi-heures, la sonnerie ne la réveillait en sursaut ; et enfin le fourneau à deux étages, au sommet duquel le chat de la maison, après chaque escapade, vient dormir quelques heures entre le pot de marjolaine et la bouteille de vinaigre.

Auprès de l'homme qui écrit et qui donne des lois à ce paisible intérieur, une jeune fille, dans l'épanouissement de ses dix-huit ans, file au rouet selon l'usage traditionnel des montagnes.

Est-ce une douce et suave enfant, lumineuse comme la neige des hauts sommets, ou quelque brune fille des moissons, dorée par le soleil et l'air tonique des vallées alpestres ? C'est ce que nous ne dirons point à nos lecteurs. Nous préférerons nous en reposer sur eux du soin de doter notre héroïne du genre de beauté qui a laissé dans leur souvenir l'impression la plus ineffaçable. Ce sera tout plaisir pour eux, et par contre-coup, profit pour elle.

Hélène est son nom. Parfois on l'appelle aussi la *Parisienne*. Ce n'est pas qu'elle affecte dans ses manières rien de prétentieux et par conséquent de choquant pour son entourage, ni qu'elle soit vêtue avec plus de recherche que ses

compagnes ; mais elle a passé deux ans à Paris, chez sa marraine, et on le voit à la grâce toute citadine qu'elle apporte dans sa toilette de village.

Son père offre un assemblage de ces qualités qui, paraissant s'exclure mutuellement, trouvent cependant le moyen, une fois nichées dans la même individualité, de faire assez bon ménage ensemble. A la fois naïf et madré, mobile et persévérant, tenace et généreux, il est plein de contrastes et d'oppositions. Son humeur varie d'après les impressions du moment ; on peut le comparer tantôt à un bon gros mouton qui vous regarde avec des yeux bêtes à force de bienveillance, tantôt à un porc-épic qui flaire en vous un ennemi secret. Il est un point toutefois sur lequel il montre une fixité de caractère inébranlable. On ne lui fera jamais admettre que sa fille ne soit pas appelée à de hautes destinées ; aussi s'est-il exclusivement chargé de lui trouver un mari, d'après certains principes dont il a eu grand soin d'éliminer le sentiment. Comme c'est là, en somme, la principale préoccupation de sa vie, et qu'il y ramène toutes ses actions et ses pensées, deux mots suffiront à donner de lui une idée complète : bon homme au fond, mais entêté en diable.

Au physique, le père d'Hélène a une de ces grosses figures épanouies où se lisent la pleine satisfaction de soi-même et l'absence de tout souci grave. Il doit avoir éprouvé jusque là peu de traverses, car le bonnet de coton blanc dont son crâne est orné ne cache ni cheveux grisonnants ni calvitie précoce. Il a le léger embonpoint que prennent volontiers, avec l'âge, les hommes pourvus « de foin dans leurs bottes. » Quant à sa tenue, elle est des plus simples. Ses vêtements ont été filés chez lui, avec la laine de ses moutons, et sortent d'une fabrique locale.

Ajoutons qu'une légère couche de farine le saupoudre de la tête aux pieds.

Tel est Jérôme Vétroz, ancien garde suisse, meunier les trois quarts du temps, et membre du conseil de Bagnes à ses heures perdues.

A la maison d'habitation est joint sans doute un vaste moulin, avec scies et foulon, car le bruit de plusieurs roues en mouvement, le tic-tac des bluttoirs, et les gémissements de plusieurs billons peu résignés à devenir des planches, arrivent jusque dans le poêle. Le maître du logis est habitué à ce vacarme, aussi n'y prend-t-il pas garde et n'en paraît-il nullement dérangé.

Jérôme tient lui-même les comptes de son commerce et sa correspondance.

Comme Gasparoni, il a, à l'endroit de l'orthographe, des idées particulières. A l'entendre, M. Lhomond est un malavisé qui voudrait forcer les gens bien portants à marcher avec des béquilles. Le meunier se fait gloire d'écrire « comme on parle. » Il monte à l'assaut de la grammaire sans sourciller, et fond sur les règles avec la désinvolture de zouaves culbutant une redoute. Quel carnage de phrases dans une page ! Les substantifs coupés en quatre, les verbes éventrés et gisant sur le sol, nous voulons dire sur la feuille blanche, la queue de certains mots s'accrochant avec désespoir à la tête de quelques autres, telles sont ses moindres témérités !

Il faut bien le dire, son correspondant de Paris, lequel n'est autre que M. Robert, démocrate désillusionné, en train de devenir millionnaire, n'attache de prix à ses lettres qu'en raison des étourdissantes singularités dont elles sont émaillées, singularités qui ont le privilége de l'amuser énormément. Il y tient aussi pour M. Merle, un sien ami,

à qui il les communique chaque fois. Mais ce dernier prend ces hardiesse au sérieux. Il y puise l'idée d'une réforme grammaticale, dont, à quelque temps de là, il se fera l'apôtre convaincu quoique peu écouté. Pourquoi non ? Un autre de nos montagnards, J. P. Peraudin, de Bagnes, a bien fourni à M. Venetz, et celui-ci à M. de Charpentier, la théorie ou au moins l'idée première du transport des blocs erratiques par les glaciers, ainsi que ces hommes distingués l'ont reconnu loyalement.

Parfois Jérôme cesse d'écrire. Il profite de ce moment de répit pour jeter sur sa fille un coup d'œil à la dérobée, mouvement qui est invariablement staiyi d'un hem ! hem ! désapprobateur.

Hélène ne paraît point disposée à interrompre son ouvrage pour entamer une conversation quelconque. La seule marque d'attention qu'elle donne consiste à suivre du regard les hirondelles se livrant à leurs évolutions dans la plaine, puis allant se perdre à l'horizon.

On sait dans quelle disposition d'esprit se trouvent les jeunes filles lorsqu'elles passent leur temps à regarder mélanoliquement les oiseaux voler dans le ciel.

Sur ces entrefaites, Jérôme achève sa lettre, y met l'adresse en réduisant son écriture de manière à ne pas trop stupéfier les employés des postes, puis, s'accoudant sur son pupitre, il interpelle sa fille.

— Hélène !.... m'entends-tu, Hélène ?

— Plaît-il, père ?

— Dis-moi un peu, mon enfant, est-ce qu'Urbain Villette vient toujours rôder, comme une âme en peine, autour du moulin ?

— Non, père, bien que ce ne soit pas l'envie qui lui en manque.

— Bien sûr ?

— Très sûr.

— C'est que, vois-tu ! il ne faudrait pas me tromper, moi qui t'aime tant.

— Vous savez bien que votre fille ne ment jamais.

— En ce cas, à la bonne heure ! Voilà un garçon raisonnable !

— Vous lui faites si mauvais visage qu'il se contente de contempler le moulin depuis la hauteur.

— C'est encore trop, beaucoup trop... Il n'y a rien de tel pour s'entêter dans une folie que de n'en pas détourner les yeux. Mais comment sais-tu cela, toi ?

— Je regardetou jours du côté de la montagne... tenez, je serai plus franche encore..., du côté de la maison de son père. Il est clair que lui aussi, cent fois le jour, il en fait autant.

— Mauvais.... tout à fait mauvais ! Ces contemplations à distance ne valent guère plus que les lettres et les entrevues. C'est comme cela qu'on souffle sur le feu au lieu de l'éteindre. D'ailleurs Urbain ne vient-il pas, toutes les semaines, porter du grain à moudre ? Il devrait avoir honte, lui qui est grand et fort, de n'en prendre qu'une mesure ou deux chaque fois, au lieu de se charger d'un grand sac, ce qui diminuerait le nombre de ses visites !

— Son père est pauvre et son grenier vide bientôt après la moisson. Quand on en est là, il faut acheter de droite et de gauche, mais lorsqu'on a peu d'argent, on n'emplette que par petites quantités. Au surplus, puisque telle est votre volonté, je lui dirai de se charger autant que ses forces le lui permettront. En revanche.....

— Eh bien, quoi, en revanche ?

— Lorsque votre moulin se détraquera, vous devriez ne

plus vous adresser à lui pour le faire marcher de nouveau.

— Certes ! ce n'est pas pour mon plaisir que je l'emploie. J'enrage quand je suis obligé d'en venir là.

— Il y a d'autres charpentiers que lui à Bagnes.

— Mauvaise ! tu sais bien que les autres n'y entendent goutte. Le moulin est sans doute une merveille, et il fait autant d'ouvrage que quatre de ses pareils, mais quand il s'arrête, c'est toujours, comme disent les Parisiens, la mer à boire que de le remettre en danse.

— Et quand cela arrive ? . . .

— Eh bien, oui ! Jérôme ne fait pas le fier. Il prend le médecin où il le trouve. Faudrait-il qu'il restât les bras croisés, à voir ses roues tourner sans produire une once de farine ?

— Pourtant, puisque le médecin vous offusque si fort !

— Ce diable de M. Robert m'a fait là, pour le plaisir que lui causent mes lettres, un cadeau qui m'a joliment donné de fil à retordre. Les embarras ont commencé quand on a voulu mettre la main à l'œuvre. « Reconstruisez votre moulin, m'avait-il écrit, d'après le plan que je vous envoie, et vous m'en direz des nouvelles. Il a été fait par un mécanicien de mes amis. Vous y gagnerez le cent pour cent. » C'était à vous faire venir l'eau à la bouche, mais le mécanicien aurait dû accompagner son papier. J'avais beau suer et tempêter ; nos maîtres n'y faisaient rien qui vaille. C'est alors qu'Urbain me dit : Père Jérôme, laissez-moi tenter la chose. Je haussai les épaules, bien convaincu que ce blanc-bec n'en savait pas plus long que les anciens. Pourtant, comme les autres s'en étaient allés avec leurs outils en déclarant que le Parisien était un imbécile, qui aurait mieux fait d'améliorer ses drogues que de mettre, avec sa mécanique, d'honnêtes pères de famille dans la

peine, je lâchai un oui, qui, dans ma pensée, ne m'engageait à rien. Imbécile moi-même ! J'avais mis la main dans un engrenage où, si je n'y fais attention, je passerai tout entier, tête, bras et jambes. En effet, trois mois après, le moulin, la scie et le reste marchaient que c'était une bénédiction. On ne les voyait pas aller.

— Père, interrompit Hélène en souriant un peu, vous avez passé là par de terribles tribulations.

— Ne m'en parle pas ! Heureusement que tu n'en as rien su, toi ! Madame Robert avait absolument voulu t'avoir. C'est pendant les deux ans que tu as passés là-bas, auprès d'elle, que nous avons eu tant à batailler. L'affaire prenait tout à fait bonne tournure quand tu es revenue.

— Si bien que vous êtes grandement l'obligé d'Urbain.

— Moi ? Pas du tout ! Je l'ai grassement payé et nous sommes quittes.

— Pourtant....

— C'est plutôt lui qui doit me remercier, car depuis cette aventure, on a pris confiance dans son adresse et il est souvent employé. Il finira peut-être par gagner passablement.

— Je vous ai souvent entendu dire que l'argent ne paie pas certains services.

— Mon Dieu ! Je lui voudrais certainement du bien, si, tout en mettant d'accord ensemble mes roues et mes courroies, la scie et les meules, il n'avait profité de l'occasion pour se mettre, lui, encore plus d'accord avec ma fille.

— Ne l'accusez pas ! Mon cœur est allé librement à lui.

— Tais-toi, Hélène ; je ne puis t'entendre parler ainsi. Tu ne sais pas le chagrin que tu me fais. Il y a des moments où je suis tenté de te renvoyer à Paris. La bonne

M<sup>me</sup> Robert se chargerait peut-être de te sortir ces sottes idées de la tête.

— Père, gardez-moi auprès de vous. Je ne veux plus vous quitter jamais.

— J'entends...

— Vous n'y pensez pas d'ailleurs. Si vous me reconduisez à Paris, Urbain s'engagerait dans la garde royale et vous n'en seriez pas plus avancé.

— Voyez-vous cela ! Oh ! les enfants de nos jours ! De quoi ne s'avisent-ils point ?

— Mais rassurez-vous. Vous savez bien que je ne me donnerai à Urbain que lorsque vous me conduirez vous-même à l'église pour recevoir sa foi.

— Et tu sais aussi que, moi vivant, tu ne seras pas sa femme.

— Tôt ou tard vous vous laisserez attendrir.

— C'est ce qui te trompe. Quand Jérôme Vétroz a dit non, d'un bout de la commune de Bagnes à l'autre, c'est dit. Les clochers de l'Entremont s'en iront, bras dessus, bras dessous, visiter celui de Martigny, avant que je change de résolution.

— Et comme, à vous entendre, je suis, pour le caractère, votre portrait vivant, il s'en suit.....

— Il s'en suit que tu finiras par écouter ton vieux père, ton père qui te chérit comme la prunelle de ses yeux.... Aussi te tient-il en réserve des prétendants de poids.

— Oui , je sais.... le président Simon, le notaire Tabin, un veuf celui-là !

— Des hommes qui, en fait de latin, pourraient tenir tête au curé et à l'évêque.

— La belle avance en ménage ! C'est bon s'il s'agissait d'entrer à l'abbaye de Saint-Maurice ou au couvent du grand Saint-Bernard.

— Des parentés superbes !

— Ces parentés-là ne feront pas marcher votre moulin quand il s'arrêtera.

— Des hommes qui ont du bien au soleil !

— Et beaucoup de vaches dans leurs étables. Ils me l'ont assez donné à entendre lorsque, sur votre invitation, ils sont venus casser les noix chez nous , ces deux derniers hivers.

— Tu n'aurais qu'à faire un signe pour devenir la présidente de la plus grande commune du canton, ou madame là..... notairette. Tu ris ? Je demanderai à M. Robert, si, là-bas , ce mot se dit , quoique au fond je m'en moque comme d'une pincée de farine.

— Pauvre père , êtes-vous assez ingénieux à vous tourmenter. Qu'avez-vous besoin de tant regarder à la fortune ?

— Et si je suis fait comme cela, moi ?

— Sous prétexte d'arrondir ou de rendre carré tel ou tel coin de la ferme, vous achetez tout ce qui se vend dans les environs.

— Justement , c'est pour que le moulin puisse aller de pair avec les vignes et les montagnes de nos gros bonnets. Je ne veux pas que ces gens-là regardent dédaigneusement ma fille.

Ici, Hélène laisse tomber la conversation , car elle comprend qu'elle luttera toujours avec désavantage contre un parti pris. Depuis un instant d'ailleurs, son oreille est frappée d'un bruit lointain qui s'accroît par degré et dont , en sa qualité de montagnarde, elle n'a pas de peine à démêler la nature. Le meunier lui-même finit par le remarquer . aussi se rend-il avec Hélène dans la galerie qui domine la route de Lourtier au Chable.

Les troupeaux de la commune de Bagnes, après un séjour d'environ trois mois sur les hauts sommets des Alpes, redescendent dans la plaine.

Ce retour est une fête à laquelle la population entière s'associe. Au jour fixé, les troupeaux, au nombre de quatorze à quinze cents têtes de bétail, sont rassemblés sur tous les alpages. On charge sur des mulets les produits des laiteries qu'on n'a point encore envoyés dans les villages, ainsi que le matériel d'exploitation. Les feux sont éteints, les chalets fermés, les pâturages livrés aux frimas et aux tempêtes. Gens et bestiaux se mettent en marche, après avoir salué d'un dernier regard les solitudes alpestres et les immenses glaciers qui bordent l'horizon de toutes parts.

Dans les villages, la foule s'entasse le long du chemin par lequel le cortège mugissant doit venir. Partout des curieux et des impatients, aux fenêtres des chalets, sur les piles de bois d'affouage, derrière les clôtures champêtres. Les enfants battent des mains. C'est aussi fête pour eux, car les génisses qu'ils ont maintes fois caressées les reconnaîtront sans aucun doute en arrivant, et se laisseront docilement reconduire aux étables par ces petits vachers « en herbe. » — Bientôt la cornemuse retentit dans le lointain. Les divers troupeaux ont, chemin faisant, opéré leur jonction et ne forment plus qu'une colonne interminable. Parfois l'ordre est troublé dans les rangs. Emportées par leur humeur batailleuse, les reines ou maitresses-vaches bousculent les petits pâtres, et se jettent hors de la route. Elles vont en gambadant boire aux fontaines mousseuses des gorges, ou si les lieux s'y prêtent, se livrer tantôt à une mêlée générale, tantôt à un combat singulier, à la façon des héros d'Homère. C'est alors qu'apparaît le bâton ferré des gardiens, et ce signe redouté de la force produit là le même effet qu'ailleurs le sabre du gendarme ou le staff du policeman.

Enfin le défilé de Lourtier est franchi, les arrivants tou-

chent au premier village de la plaine. Une avant-garde de bergers enguirlandés de rhododendrons ouvre la marche. Suivent les taureaux aux beuglements sonores, les vaches et les génisses à la mamelle gonflée, les mulets portant les fromages, les chaudières et les baquets. Le personnel qui ferme le cortège n'est pas le moins important ; ce sont les *procureurs* des alpages et les chefs de famille qui ont voulu assister à la clôture de la campagne et à la descente des pièces de bétail. C'est à peine si au milieu du tintement des sonnettes alpestres, la foule et les gardiens parviennent à s'entendre et à échanger les saluts du retour.

Un premier détachement est laissé à Lourtier. Les autres continuent leur chemin et se dirigent sur les divers hamieux de la contrée.

Les troupeaux du Chable et de Volléges filent à travers champs et passent à proximité de la ferme.

Le meunier n'aurait pas été Entremontan si ce tableau n'avait pas vivement excité son intérêt. Sur les rives de la Dranse, avant d'être tailleur ou forgeron, on est agriculteur, c'est-à-dire passionné pour tout ce qui a trait aux divers incidents de la vie pastorale. L'occasion paraît bonne d'ailleurs à Jérôme pour frapper l'imagination de sa fille.

— Vois un peu, Hélène, lui dit-il, en lui montrant la chaîne en marche ; les belles bêtes ! les superbes animaux ! Regarde surtout ceux-ci. Ils sont au président Simon, c'est-à-dire qu'ils seront à toi quand tu voudras. Les vaches qui suivent appartiennent au curé. Elles ne sont point mal, mais quelle différence avec le troisième troupeau ! Neuf, douze, quatorze, sans compter le menu bétail ! Diable de notaire ! Je ne t'en dis pas davantage, Hélène, mais tu me comprends.

Jérôme va continuer, lorsqu'il voit entrer dans la cour de la ferme un homme de son âge, vêtu comme lui de gros drap du pays, mais dont la physionomie porte l'empreinte de la fatigue et de la tristesse. L'arrivant le salue d'en bas et demande à lui parler en particulier. Il salue aussi Hélène qui a tressailli en le voyant, puis il entre dans la maison.

Jérôme, non moins ému que sa fille, va au-devant de lui.

### CHAPITRE III.

#### Une demande mal reçue.

La destinée des hommes offre de bien grands contrastes.

Les uns ont le bonheur impertinent. Elevés dans du coton par leurs mères, ils sont l'idolâtrie des grands-papas et des tantes. Des parents éloignés meurent tout en vie pour les enrichir plus vite. Les héritières s'engouent d'eux ; les belles se fondent en sourires à leur approche. Ouvrent-ils la bouche ? on se pâme ; se taisent-ils ? on admire. Les places et les honneurs les prennent au collet. Ils gagnent des procès contre toutes les règles du droit et du bon sens. La fièvre typhoïde ne fait qu'aiguillonner leur appétit ; le choléra les purge agréablement. Ils seraient capables de gagner le gros lot sans mettre à la loterie, et d'obtenir le prix Monthyon pour de belles actions faites..... par d'autres.

A côté de ces hommes-bonheurs se placent, comme repoussoirs, les hommes-guignons.

A ceux-ci, comme de raison, rien ne réussit. On oublie de les vacciner. Leurs pères se remarient ; ils sont élevés par des marâtres féroces. Leurs petits camarades les éborgnent en jouant. Ils tombent des arbres dont ils dévalisent les nids. Font-ils concurrence à un benêt ? celui-ci les distancie du premier coup. Les jeunes personnes dont ils re-

cherchent la main ont toutes été promises la veille. Ils meurent, à la fin, d'une maladie dont tout le monde guérit.

Une partie de ces tribulations avait sans doute été épargnée à Jean Villete; il appartenait cependant à la grande famille des déshérités du sort. Pendant que Jérôme avait prospéré et s'était enrichi, lui avait eu à lutter sans fin contre les coups de la mauvaise fortune. Aussi les préoccupations, les soucis et les fatigues avaient-ils laissé leurs stigmates sur sa tête chenue et voyait-on, à son attitude sérieuse et grave, les tristesses dont sa vie avait été abreuvée.

Tous deux pourtant étaient partis du même point.

Tous deux avaient été jeunes, laborieux, pleins de force et d'énergie, et avaient eu, pour réussir, des chances à peu près égales.

L'amitié eût pu alléger les épreuves de Jean, mais cette consolation même lui fut refusée.

Les deux amis en étaient arrivés à se brouiller et à ne plus se voir.

De petits riens avaient, dans les premiers temps, altéré leurs relations.

En sa qualité de caporal des gardes suisses, Jean fut choisi comme adjudant sous-officier et commis d'exercice de la commune de Bagnes. Il eut ainsi sous ses ordres une nombreuse milice, et Jérôme en particulier. Or celui-ci s'imagina à la longue que son chef prenait plaisir à lui imposer une foule de tête-à-droite ou de tête-à-gauche abusifs. Aussitôt il se mit à faire, dans les rangs, de la haute fantaisie, et il se livra à cette réaction dans des circonstances où Jean exigeait la plus raide immobilité. Justement puni, Jérôme se buta et cessa d'être l'idéal du genre, c'est-à-dire « la fleur des pois » des guerriers de l'Entremont.

La section à laquelle appartenait le commis revendiquait

l'usage exclusif d'un pâturage alpestre. Les autres villages de Bagnes, n'entendant pas être mis à la porte de chez eux, combattirent ces prétentions. Jérôme fit rage en faveur de ces derniers. On se brouilla de plus en plus. Le moyen de se rapprocher, quand on est séparé par une montagne !

Des causes plus graves d'inimitié rendirent la rupture complète.

Jean s'était marié avant son compagnon.

Au premier fils qu'il eut, Jérôme parut enchanté. Il s'en-goua du nouveau-né, dont il fut naturellement le parrain, au point de vouloir se marier à son tour, dans l'espoir de lui procurer, de sa main, une femme accomplie. Il épousa la fille d'un riche meunier, ce qui le lança dans l'industrie. Ses désirs furent exaucés et Hélène sembla venir au monde tout exprès pour remplir les bonnes intentions du parrain envers son filleul. « J'ai mon projet, » disait Jérôme en cli-gnant des yeux. Malheureusement Jean ne s'en tint pas là. L'arrivée d'un nouveau rejeton apporta un grand trouble dans la combinaison. « Eh bien, si j'ai encore une fille, elle sera pour le second, » se dit Jérôme. Mais comme il devint veuf dans l'intervalle, ce moyen d'arranger la difficulté fit tout à coup défaut.

Il n'était pas au bout de ses déboires. Un troisième fils succéda aux deux premiers. Cet événement jeta le meunier dans une sourde colère, et il commença à regarder le mari futur d'Hélène avec une malveillance peu déguisée. Bientôt une nouvelle naissance mit le comble à son exaspération. A la cinquième, il eût volontiers appelé Jean sur le terrain. Enfin, un sixième marmot étant apparu à l'horizon, Jérôme, au moment où le baptême passait, secoua contre lui la fa-rine d'un de ses sacs, et d'un visage ulcétré s'écria : « C'est fini ! »

A partir de ce moment, Jean n'eut que des filles. Le jeune meunier, dont le parti était pris, ne s'en tourmenta plus.

Dans cet état de choses, quel motif amène le père d'Urbain chez son ancien ami ? Evidemment ce ne peut être qu'un intérêt de premier ordre.

Jérôme a deviné la cause de la visite ; aussi, d'entrée, laisse-t-il voir les dispositions qu'il apportera dans l'entretien.

Il se tord en point d'interrogation de l'air le plus ennuyé que sa mémoire peut lui fournir.

— Mon vieil ami, dit enfin Jean en refoulant deux grosses larmes qu'il sent monter à ses yeux, mon vieil ami, — pardonne-moi si je me sers de ce terme qui autrefois ne blessait pas ton oreille, — tu devines sans doute ce qui me fait venir chez toi, malgré l'accueil peu encourageant que je devais y rencontrer.

— Oui, oui, et je vais t'épargner la peine d'articuler mot à mot la chose. Il suffit d'une phrase. Accorde ta fille à mon fils !

Jean s'incline par forme d'assentiment.

— Maintenant, service pour service. J'ai fait ta demande, charge-toi de ma réponse. Ce sera drôle.

— Ta réponse, la voici : Point d'Hélène pour Urbain Villette.

— Très bien ; affaire entendue !

— Ceci doit te convaincre qu'en me rendant chez toi, je savais d'avance que tu repousserais ma prière.

— Alors pourquoi venir ?

— Parce que les jeunes gens s'imaginent volontiers que nous radotons, nous autres qui avons de l'expérience, et croient même à l'impossible.

— Ainsi Urbain pensait que je l'accepterais pour gendre ?

— Urbain est de son âge. Il ne sait pas grand'chose du train de la vie. Pourtant, son erreur est excusable. L'attachement qu'Hélène lui porte, l'affection qu'il a pour elle, ses bonnes qualités, les services qu'il peut te rendre, lui semblaient des titres suffisants pour incliner ton âme en sa faveur. J'ai vainement cherché à le détromper.

— Fâcheux, en vérité, qu'il s'imagine en savoir plus que son père. Un beau garçon, du reste, et qui sera bien reçu dans une autre maison.

— Urbain s'en ira. Il ne m'en a point menacé, mais il s'en ira. Nos garçons, quand ils ont du chagrin, ne trouvent de consolations que chez le recruteur. Le père de famille perdra son bras droit, et s'il vient à manquer, les orphelins n'auront personne pour les diriger.

— Non, non ! J'ai meilleure opinion de ton fils que toi-même. Il te restera.

— C'est un rude travailleur, toujours le premier et le dernier à l'ouvrage. Il nous donnait à tous du cœur quand il nous voyait accablés de corps et d'esprit. Mais il avait, pour ne pas se décourager lui-même, une raison qui maintenant va lui manquer.

— Eh bien ! s'il part, la distraction le sauvera. Il reviendra guéri.

— Tu crois qu'iloubliera ta fille ?

— Ma fille l'oubliera bien !

— J'en doute. Elle n'est pas de ces évaporées qui donnent leur cœur aujourd'hui et le reprennent demain. As-tu bien pensé à l'affliction qu'elle en ressentira ?

— Bon ! on n'ignore pas ce qui se passe dans ces occasions-là. On pleure un peu les premiers jours, on jure à l'absent un amour éternel, puis, comme on ne peut pas pleurer toujours, petit à petit on finit par se consoler.

— Mais tu sais aussi que souvent la pauvre délaissée meurt de tristesse et de regrets.

— Oui, oui, au cinquième acte ! Comédies que tout cela ! C'est bon à Paris, et encore ne voit-on de ces mengeries qu'au théâtre ? N'y avons-nous pas entendu dire cent fois comment les désespérés finissent par devenir sages ?

— A la montagne, les affections durent davantage, et ceux qui s'aiment s'aiment toujours.

— A la montagne, on calcule comme dans la plaine et à la ville. On a des yeux pour voir et du jugement pour s'en servir. Ecoute, Jean ! Je ne veux pas prendre avec toi trente-six chemins. Hélène est jolie.... elle n'en sait rien, mais moi je connais cela. Surtout, c'est un riche parti... peut-être le premier de Bagnes. Peut-elle songer à se mettre toute ta famille sur les bras ?

— Qui m'eût dit, lorsqu'à notre retour au pays, nous nous sommes juré une bonne et solide amitié, qui m'eût dit, quand tu faisais sauter ton filleul sur tes genoux, que tu me tiendrais un jour ce langage !

— Nous étions jeunes alors... à cet âge, on ne sait pas trop ce qu'on fait. On pleure pour oui et pour non... on embrasse tous ses filleuls... on embrasserait le Grand-Turc. Mais, en prenant des années, on regarde où l'on fourre la main, de crainte des engrenages.

— Puis, la prospérité dessèche l'âme... On n'est jamais content... Il semble toujours que la terre va vous manquer sous les pieds.

— Hein ?

— Je me retire, mais en partant je ne puis m'empêcher de te rappeler que le ciel punit souvent la dureté de cœur.

— Ajoute qu'il ne regarde point trop de mauvais œil les hommes prudents.

— Tu te glorifies de ta richesse. Prends garde qu'elle ne s'écroule avant peu.

— Ta mauvaise humeur n'y fera rien.

— Tes bâtiments, ton enclos même ne sont pas tellement enracinés dans la terre que tu sois certain en tout temps d'en retrouver la place.

— Depuis quand fais-tu le métier de prophète de malheur?

— On a vu des rocs tomber dans la plaine et s'y fracasser.

— J'en sais qui tiennent ferme sur la montagne.

— L'Entremont est plein de châteaux en ruines. Nos pères ont vu les anciens seigneurs aller de cabane en cabane implorer la pitié de leurs vassaux.

— Possible, mais on ne verra point Jérôme Vétroz tendre la main devant la maison de Jean Villette.

— La maison, au moins, s'ouvrirait toute grande pour te recevoir, toi et ta fille.

En achevant ces mots, l'ancien garde suisse se lève et sort de l'appartement.

L'espèce de solennité avec laquelle il a proféré ces dernières paroles causent à Jérôme une impression pénible. Il en est troublé malgré lui.

— Diable d'homme! Lorsque j'entends le son de sa voix je sens toujours là quelque chose qui remue. Avec ça qu'il vous regarde comme s'il voulait vous avaler!...

Le dépit succède à cet attendrissement fugitif.

— Qu'a-t-il voulu dire? Qu'est-ce qui peut m'arriver? Mes bâtiments... il n'y a que le feu qui puisse me les prendre. Bon! demain, je file de grand matin à Martigny. Il y a là-bas l'agent d'une compagnie d'assurances. Je ne sais trop m'expliquer l'affaire, vu que c'est du tout nouveau, mais il

paraît que moyennant une petite contribution annuelle, on rebâtit les maisons brûlées. Une fois le contrat dans sa poche, Jérôme se moquera du tiers et du quart, et donnera sa fille à qui bon lui semblera. On n'est pas riche pour manger des prunes vertes.

## CHAPITRE IV.

### Une mauvaise nouvelle.

Jérôme n'est pas seulement un homme heureux, c'est un homme avisé et connaissant le prix du temps, aussi ne renvoie-t-il jamais de quelques jours ce que ses intérêts lui conseillent de faire sans retard.

Le lendemain soir, il était de retour de Martigny, où il s'était mis à l'abri de tout risque d'incendie.

Jean sera bien penaud en apprenant que je suis en règle avec le *Phœnix*, avait-il pensé en signant le contrat.

Il fait miroiter la plaque neuve que l'agent lui a remise et songe à l'effet qu'elle produira au-dessus de sa porte d'entrée, lorsque Pierre, son garçon meunier, entre d'un air effaré et la figure bouleversée.

- Maître! maître! Ah! mon Dieu, mon Dieu!
- Qu'as-tu, Pierre?
- Vous ne savez pas ce qui arrivé?
- Non, mais tu vas me l'apprendre.
- C'est une nouvelle épouvantable!
- Il le faut bien, puisque tu es si fort épouvanté.
- Personne n'en doute.
- Alors ce doit être archi-bête. On dit à Paris que plus une nouvelle est stupide, plus les badauds la digèrent facilement.
- Eh bien, sachez que nous sommes tous noyés.

— Toi, peut-être ! Quant à moi, je compte bien me sauver à la nage. Mais que diable est-ce que tu me chantes là ?

— Nous sommes tous noyés, maître ! rien n'est plus certain. Il n'y a que les gens de la montagne qui échapperont.

— Est-ce que la Dranse a grossi tout à coup ?

— Au contraire. Elle a tellement baissé que le moulin a de la peine à marcher, et que, faute d'eau, la scie reste.... sur ses dents.

— Maraude, comme dirait M. Robert, si tu ne t'expliques pas plus clairement, je....

— Eh bien, voici la chose. Les pâtres de la grande alpe du Giétroz, en ramenant hier les vaches, ont raconté qu'il s'est formé un grand lac, à six lieues d'ici.

— Un lac ! Mais il n'y a pas grand mal à la chose. Il y en a un près d'Orsières.... un vrai bijou... les voyageurs qui traversent le Saint-Bernard se détournent de la route pour l'aller voir.

— Connus !.... le lac de Champey.... Celui-là ne bougera pas de sa coquille verte, mais celui du Giétroz ne peut pas rester où il est, et, un jour ou l'autre, il culbutera Bagnes et Saint-Brancher sur Martigny.

Jérôme frémît. Une pâleur livide se répand sur ses traits. Le souvenir de la terrible inondation de 1595, qui forme une des traditions locales les plus navrantes, lui revient subitement en mémoire. Il mesure d'un coup d'œil toute l'étendue du désastre dont la contrée est menacée.

— La prédiction de Jean ! s'écrie-t-il, en sentant l'épouvante secouer ses membres. Jean savait déjà hier la nouvelle !

— Les gros blocs qui se détachent du glacier ont formé un barrage de plusieurs centaines de toises de hauteur,

entre le Giétroz et le rocher de Pierravire.... si bien que, sans qu'on s'en doute, la Dranse est coupée et que le lac monte, monte continuellement derrière le barrage.

— Et quand le barrage ne pourra plus résister au poids du lac, tonnerre et mort ! Tu as raison, il ne restera pas ici pierre sur pierre. Du premier au dernier, nous serons tous noyés.... Et moi qui ai eu la bêtise de courir à Martigny....

— Mon père m'a dit que cela est déjà arrivé une fois... dans le vieux temps.... mêmelement que le grand rocher, arrêté au bout de votre enclos, a été déposé à cette place par l'inondation antérieure.

— Oui, oui, je l'ai vu.... je veux dire que je l'ai entendu raconter bien souvent. O Hélène ! qu'allons-nous devenir ?

Jérôme laisse tomber sa tête entre ses mains. Sa respiration devient haletante. Il pousse de profonds soupirs et se demande si le bonheur constant dont il a joui jusqu'alors va subitement l'abandonner.

— Faites-vous donc assurer contre l'incendie quand c'est l'eau qui vous menace , s'écrie-t-il en voyant entrer sa fille.

Celle-ci, qui de son côté a appris la nouvelle et qui s'efforce d'être calme, introduit auprès de son père un messager du président.

Jérôme est mandé au village paroissial, où le conseil de la vallée se réunit, à la nuit tombante, pour aviser aux mesures à prendre.

Un peu ranimé par les encouragements d'Hélène, il se décide à partir en même temps que l'exprès se remet en route.

Les gens qu'il rencontre l'arrêtent successivement pour lui faire part de leurs inquiétudes. Il a eu le temps de se remettre, aussi leur semble-t-il plein d'énergie et de

résolution. De simples citoyens ne sont pas obligés de faire étalage de leur fermeté; mais un fonctionnaire de commune est obligé de payer de mine, alors même qu'au fond de l'âme, il tremble un peu plus que ses administrés.

Le Conseil se réunit.

Afin de faire comprendre d'entrée combien la situation est grave, le président exhume des archives de l'église un vieux document relatif à l'inondation de 1595 et en fait donner lecture par le secrétaire de l'assemblée.

Cette pièce est conçue en ces termes :

« Petit discours à la grossure du déchastre survenu à Martigny par l'impétuosité de l'eau de la Dranse, le 4 juin 1595.

» Amy lecteur! Tu peux ouyr et contempler choses grandes, notables et admirables, dignes de voir et aussi de remarquer. Par une divine permission inscrutable, est survenue une eau bouillante par impétuosité grande, oultre passant toute conjecture humaine: ce a esté le quatriesme de juin, l'an misle cinq cent nonante cinq, par un dimanche au soir, pour châtier nos vices et péchés, en amendement de notre méchanceté. Deux ou troys moys avant cestui déchastre, l'eau de la puante Dranse, dans la vallée de Bagnyes, distilant entre deux monts, bien fort estoitement, en un lieu Planduran appelé, distant de Martigny le chemin de 7 heures, dessus le boys et jeur de Mauvoisin, au cours de l'eau, un grand glacier horrible est tombé en bas de l'autheur de 10 lances (100 pieds) jusqu'à ce qu'il y a de l'eau grandement amassé, à la gransdeur d'une grosse montagne; lequel glacier étant par la chaleur fondu, l'eau du dit gouffre est descendue par là une heure sans aucun résidu. Il a ravagé de basses montagnes; il a emmené des pierres horribles en grande quantité, aussy des bois aux infinis: jusques il est cru plus de 30 foys plus. Il a gasté la planure de Bagnyes, aussy de Sembrancher, aussy de Bovernier. Un peu plus bas, hélas; le mal est redoublé, car il a rasé le bourg de Martigny, les toycts duquel lieu il a tous surmonté; il a emmené nos parens et amys, qu'il a tués de trois à quatre-vingts, sans epargner la planure du lieu, qu'il a ruiné sans rien de résidu; il a occupé

d'un mont jusqu'à l'autre, à la grandeur d'une lance d'autleur. Il a ruyné trois ponts d'un grand prix, l'un qui estait en Bagnyes situé, les aultres deux estaient à Martigny; il a brisé les aultres ponts aussy; et somme touste, il a fait misle maux qui n'est requis de rescriminey, car il a bien appouvrí tous les habitans du lieu de Martigny, et certainement l'escrivain de ceci a bien receu un grand dommaige aussy, comme ceux de la planure de Bagnyes, qui sont bien en pauvreté réduits, duquel dommaige sera à tous fidelles le recompensateur, celui qui a restauré Job en sa langueur. — Regardons doncques tous chrétiens et fidelles de labourer et vivre honnêtement. Que ceci soit pour notre amendement de mal en bien et vivre saintement selon Dieu et ses commandements! en pryant qu'à Dieu plaise nous préserver de tels horribles accidens et d'auttres semblables inconvéniens et me donne la vie éternellement. Amen!

» Qui scripsit hæc sciebat et semper cum Deo vivat! Amen! »

L'assemblée, suffisamment terrifiée, entre en délibération.

La question posée peut se résumer en ces termes :

Etant admis un lac qui se propose de donner une seconde édition du déluge universel, et une population peu disposée à jouer le rôle des contemporains de Noé, trouver un moyen pour suppléer à l'arche qu'on n'a plus le temps de reconstruire.

Les conseillers, après s'être mouché avec solennité, manifestent successivement leur manière de voir.

Appelé à son tour, Jérôme, qui se souvient de son ancien métier, propose de démolir à coups de canon la barre, cause de tant de mal.

Cette ouverture énergique fait voir qu'on peut trouver quelquefois, sous la farine d'un meunier, l'étoffe d'un chef d'empire.

Le président et le notaire trouvent cet avis marqué au coin de « la politique la plus écrasante, » mais l'assemblée,

qui ne prétend en aucune manière à la main d'Hélène, élève des doutes, conteste la possibilité de l'exécution, et statue que provisoirement on se passera de la canonnade.

Le notaire se lève à son tour. Ayant fait ses classes, il est naturellement ferré à glace sur l'antiquité en général et sur Tite-Live en particulier. Il connaît l'histoire des éléphants d'Annibal et sait comment le général carthaginois s'y prit pour les hisser à travers le Mont-Jou. Donc, après mûres réflexions, il émet la proposition qu'on emploie le même expédient. Le vinaigre ayant fait fondre les roches du Saint-Bernard, doit, appliqué aux neiges du Giétroz, produire un effet encore plus décisif.

Une des manies du notaire consiste à entrelarder ses discours de citations latines. Après chacun de ses enjolivements, il regarde ses auditeurs d'un air qui veut dire :

— Hein ! vous autres, que diable pouvez-vous avoir à riposter à des arguments pareils ?

On comprend que dans cette circonstance c'était le cas ou jamais d'appuyer la proposition de textes éblouissants.

Jérôme est naturellement disposé à passer bien des excentricités à l'un des prétendants de sa fille, mais son vinaigre, même avec l'étiquette d'Annibal et la garantie de Tite-Live, lui paraît difficile à digérer. Il frémit d'ailleurs eu pensant aux salades que l'Entremont devrait manger après l'épuisement de toutes les provisions du précieux acide.

La motion de l'officier public a le sort de la précédente. Le bon sens villageois daube sur le compte de l'historien padouan, sans respect pour le sérieux avec lequel il a raconté le passage des éléphants. On a beau être naïf et candide : certains vinaigres s'acceptent difficilement.

D'autres mesures sont proposées, mais l'asser blée con-

tinue à faire la sourde oreille. De guerre lasse, on convient d'envoyer une délégation au gouvernement pour lui demander les directions nécessaires. On fait remarquer que les administrations cantonales sont établies pour éclaircir les questions auxquelles personne n'entend rien, pour réaliser de grandes entreprises avec des moyens insuffisants, et surtout pour faire rendre gorge aux lacs qui se forment sans la permission des autorités communales. C'est dans ce but que chaque pays se paie un gouvernement. S'il n'accomplissait pas des choses impossibles, évidemment il ne vaudrait pas la peine d'en avoir un.

La motion votée, on lève la séance, et les membres du conseil retournent chez eux par un beau clair de lune. Ils s'endorment en pensant qu'ils pourraient bien se réveiller au fond du lac Léman.

Quant à Jérôme, il rêve qu'il est changé en baleine.  
En attendant le lac monte, monte toujours.

---

---

---

# LES DEUX GARDES SUISSES

---

## CHAPITRE V.

### Le signal de feu.

Huit longs mois se sont écoulés, huit mois pendant lesquels, au moindre bruit du vent dans les gorges voisines, au moindre craquement des meubles dans les bâtiments, les riverains de la Dranse ont pu croire que leur dernier jour arrivait.

L'été va s'ouvrir. On s'en aperçoit aux beuglements des troupeaux qui, en se rendant aux abreuvoirs des villages, regardent du côté des montagnes et aspirent fortement les senteurs des pâturages lointains. Les glaciers secouent leur froid manteau d'hiver, les cascades tombent avec fracas des hauteurs. Moissons jaunissantes, cultures de toutes nuances se partagent le sol et témoignent de l'intelligence qu'apporte chaque Bagnard à soigner son modeste héritage. Les chaudes vapeurs des longs jours s'élèvent des sillons et des chemins. Dans les arbres, qui ont noué leurs fruits, dans les genévrieriers des collines, autour des habitations, chantent les hôtes habituels de ces latitudes, le pinson des neiges, la grive et le serin d'Italie. Tout, en un mot, est pompe et har-

monie dans la plaine agreste et aux flancs des monts. Seuls, — ombres dans le tableau ou plutôt notes discordantes dans le concert universel, — les cigales et les grillons, le gosier en feu, chantent à tue-tête un hymne exagéré au mois de juin.

En d'autres temps, l'aspect de cette riche contrée ferait la joie et l'orgueil de ses laborieux habitants, mais ils ne sont point arrivés à ce degré de placide indifférence qui fait « danser sur un volcan » les vignerons du Vésuve.

Des publications officielles ont d'ailleurs annoncé à la population terrifiée que le péril devient d'heure en heure plus imminent, et que les mesures ordonnées par l'administration cantonale rendront certainement la catastrophe moins terrible mais peuvent aussi en précipiter le moment.

Ces mesures consistent dans l'établissement d'une coupure à la surface de la barre de glace, coupure qui n'aura pas moins de 600 pieds de longueur. Le lac a fini par monter au niveau de l'ouverture du canal et aussitôt il a commencé à s'y jeter.

Il se vide ainsi depuis deux jours et l'on constate son abaissement graduel au volume extraordinaire de la Dranse, qui remplit ses bords. Si la barre résiste jusqu'au bout, il y aura écoulement régulier et l'inondation sera prévenue, mais si elle cède tout à coup, l'immense réservoir disparaîtra en un clin d'œil, en portant la mort et la destruction du pied du Giétroz aux rives du Rhône. Malheureusement l'eau, en s'échappant, ronge et emporte ses parois, agrandit démesurément la brèche, s'infiltre dans la masse entière de la barre et en compromet au plus haut point la cohésion et la solidité.

Ces détails, qu'ont apportés des piétons partant du Giétroz trois fois par jour, répandent l'effroi dans tout l'Entremont.

Les meubles, les provisions, les troupeaux sont mis en lieu de sûreté, et les villages en grande partie évacués.

A mi-hauteur des monts, ont été échelonnés, de distance en distance, des hommes sûrs, chargés de veiller jour et nuit à côté de vastes amas de bois, auxquels ils mettront le feu dès que la rupture de la barre leur aura été signalée. Des armes chargées leur serviront aussi à indiquer le moment fatal. La terrible nouvelle sera ainsi emportée au loin sur des ailes de flamme et se répandra, comme une trainée de poudre, sur une étendue de dix lieues. Aussitôt le tocsin, sonnant dans les églises et les chapelles, achèvera de répandre l'alarme.

Urbain a été choisi pour veiller auprès du bûcher principal. Le poste où il est placé domine toute la plaine de Bagnes. De ce point élevé, son regard embrasse les campagnes, les villages et la rivière elle-même qui, s'élevant d'heure en heure, annonce que l'écoulement prend une extension de mauvais augure. Des faucheurs se montrent encore ça et là dans les prairies. Ils arrachent au sol l'unique produit qu'ils peuvent en tirer à cette époque de l'année. Ces imprudents parviendront-ils à se sauver à temps ?

Le jeune homme rêve, les yeux fixés sur le signal placé à une lieue plus avant, au-dessus de Lourtier. Ce village est en face de la gorge par laquelle les eaux feront irruption dans le bassin de Bagnes. C'est de là qu'il recevra l'annonce de la catastrophe, annonce qu'il aura à transmettre, sans perdre une minute, au poste suivant.

Urbain s'efforce de repousser loin de lui les noirs pressentiments dont il est assiégié. Jérôme et sa fille ont quitté, à la vérité, leur habitation, et se sont retirés, depuis deux jours, à mi-côte, dans une maisonnette qu'ils y ont louée. Il ne craint donc pas pour leur vie, mais il se demande si le

moulin et les terres fertiles qui l'entourent résisteront au choc des eaux furieuses.

En ce moment, une jeune fille paraît à quelque distance. Elle s'avance précipitamment par le chemin qui monte jusqu'à lui.

— Hélène! s'écrie Urbain en la reconnaissant.

La fille de Jérôme est en proie à une vive agitation. La fatigue, l'émotion l'empêchent d'articuler une syllabe.

— Vous ici, Hélène, s'écrie le jeune homme, et sans votre père! Il lui est donc arrivé quelque malheur?

— Mon père.... comprenez-vous, Urbain, une chose pareille?.... mon père est retourné au moulin.

— Quelle imprudence!

— Il a profité d'un moment où je priais à la chapelle du coteau, pour m'écrire ce billet et se mettre en route.

La jeune fille tend le billet à Urbain qui se hâte de le lire.

Sauf l'ortographe, que nous traduisons, il est conçu en ces termes :

«Petite,

» Crois-tu que je vais rester ici une éternité à attendre cette maudite inondation dont j'ai par-dessus les oreilles. Elles erait déjà venue si elle devait venir. Nous en serons quittes pour la peur.

» Je perds patience, et vais faire un petit tour au moulin, où je resterai probablement.

» Grâces à tes pleurnicheries, Jérôme, l'ancien garde suisse, sera obligé de laisser mettre sur son état de service qu'il s'est conduit, cette semaine, comme une poule mouillée.

» Reste ici à m'attendre, et tranquillise-toi : je ne cours aucun danger. Au besoin, on grimpera sur le toit où je défie

— En lisant ce billet, continue Hélène, j'ai failli tomber de mon haut, tant ma peur a été grande. Mon premier mouvement a été de descendre dans la plaine, mais en vain au rais-je prié mon père de revenir avec moi : vous savez s'il est facile à persuader. Quand une fois il s'est mis dans la tête que son honneur de vieux soldat lui défend de faire une chose, il n'écoute personne. Alors je me suis dit : Urbain seul pourra me conseiller et nous secourir.

— Votre père se trompe, reprend le jeune homme, au comble de l'inquiétude. Le mien est arrivé tout à l'heure du Giétroz. Il n'a pas perdu un instant pour venir m'apprendre que tout est perdu. La barre se ronge à vue d'œil. L'ingénieur Vénetz, qui en sait là-dessus plus que personne, a déclaré en sa présence qu'aujourd'hui sans faute la catastrophe aura lieu.

— Grand Dieu ! s'écrie Hélène, qui, à cette accablante nouvelle, peut à peine se soutenir.

— Votre père, en s'en allant au moulin, joue sa vie !

— Courez donc à lui, Urbain, je vous en supplie les mains jointes. Répétez-lui les paroles de l'ingénieur. Il résistera peut-être encore.... n'importe ! Sauvez-le, sauvez-le malgré lui. Trouvez un moyen. Il doit y en avoir un. Employez au besoin la force !

— Abandonner mon poste ! L'abandonner, quand des centaines de vies dépendent de ma vigilance !

— Que Dieu vous pardonne, Urbain ! Vous ne voulez pas m'écouter, soit ! Je pars. La place d'Hélène n'est pas ici, elle est à côté de son père !

— Ah ! vous me faites perdre la tête ! Tenez, Hélène, plutôt que de vous laisser courir à une mort certaine, je crois.... en vérité, je le ferai si vous m'y forcez.... que je vous atta-

moulin et les terres fertiles qui l'entourent résisteront au choc des eaux furieuses.

En ce moment, une jeune fille paraît à quelque distance. Elle s'avance précipitamment par le chemin qui monte jusqu'à lui.

— Hélène ! s'écrie Urbain en la reconnaissant.

La fille de Jérôme est en proie à une vive agitation. La fatigue, l'émotion l'empêchent d'articuler une syllabe.

— Vous ici, Hélène, s'écrie le jeune homme, et sans votre père ! Il lui est donc arrivé quelque malheur ?

— Mon père.... comprenez-vous, Urbain, une chose pareille ?....mon père est retourné au moulin.

— Quelle imprudence !

— Il a profité d'un moment où je priais à la chapelle du coteau, pour m'écrire ce billet et se mettre en route.

La jeune fille tend le billet à Urbain qui se hâte de le lire.

Sauf l'ortographe, que nous traduisons, il est conçu en ces termes :

«Petite,

» Crois-tu que je vais rester ici une éternité à attendre cette maudite inondation dont j'ai par-dessus les oreilles. Elles erait déjà venue si elle devait venir. Nous en serons quittes pour la peur.

» Je perds patience, et vais faire un petit tour au moulin, où je resterai probablement.

» Grâces à tes pleurnicheries, Jérôme, l'ancien garde suisse, sera obligé de laisser mettre sur son état de service qu'il s'est conduit, cette semaine, comme une poule mouillée.

» Reste ici à m'attendre, et tranquillise-toi : je ne cours aucun danger. Au besoin, on grimpera sur le toit où je déifie bien le Giétroz de venir me tracasser.

» Ton père. »

— En lisant ce billet, continue Hélène, j'ai failli tomber de mon haut, tant ma peur a été grande. Mon premier mouvement a été de descendre dans la plaine, mais en vain au-rais-je prié mon père de revenir avec moi : vous savez s'il est facile à persuader. Quand une fois il s'est mis dans la tête que son honneur de vieux soldat lui défend de faire une chose, il n'écoute personne. Alors je me suis dit: Urbain seul pourra me conseiller et nous secourir.

— Votre père se trompe, reprend le jeune homme, au comble de l'inquiétude. Le mien est arrivé tout à l'heure du Giétroz. Il n'a pas perdu un instant pour venir m'apprendre que tout est perdu. La barre se ronge à vue d'œil. L'ingénieur Vénetz, qui en sait là-dessus plus que personne, a déclaré en sa présence qu'aujourd'hui sans faute la catastrophe aura lieu.

— Grand Dieu ! s'écrie Hélène, qui, à cette accablante nouvelle, peut à peine se soutenir.

— Votre père, en s'en allant au moulin, joue sa vie !

— Courez donc à lui, Urbain, je vous en supplie les mains jointes. Répétez-lui les paroles de l'ingénieur. Il résistera peut-être encore.... n'importe ! Sauvez-le, sauvez-le malgré lui. Trouvez un moyen. Il doit y en avoir un. Employez au besoin la force !

— Abandonner mon poste ! L'abandonner, quand des centaines de vies dépendent de ma vigilance !

— Que Dieu vous pardonne, Urbain ! Vous ne voulez pas m'écouter, soit ! Je pars. La place d'Hélène n'est pas ici, elle est à côté de son père !

— Ah ! vous me faites perdre la tête ! Tenez, Hélène, plutôt que de vous laisser courir à une mort certaine, je crois.... en vérité, je le ferai si vous m'y forcez.... que je vous attacherai quelque part.... à cet arbre, s'il le faut.

A cette menace, Hélène recule de quelques pas et, indi-

gnée, les yeux flamboyants, elle s'écrie en étendant les mains dans la direction de la plaine :

— Ah ! vous croyez que j'abandonnerai mon père dans un danger de mort ! Que je me sauverai et que je le laisserai périr misérablement là-bas ! Aussi sûr que je vous parle en ce moment, si vous osez m'arrêter, je ne vous le pardonnerai de ma vie !

— Mon Dieu ! que faire ?.... Mais il me vient une idée. Vous êtes une femme courageuse, vous ! Remplacez-moi ici. Voici la torche, voilà les mousquets chargés. Ne quittez pas des yeux ce point noir que vous voyez, à une lieue d'ici, au-dessus du village de Lourtier. L'apercevez-vous ?

— Oui, oui !.... Il y a un grand rocher gris derrière.

— Aussitôt que ce point prendra feu, c'est que le bûcher commencera à brûler. Alors allumez vous-même celui-ci. Déchargez ensuite ces armes pour attirer l'attention des gens de la plaine... puis mettez-vous en prières. Priez pour ceux qui n'auront pas le temps ou la force de se sauver. Priez aussi pour moi qui vais.... vous obéir.

— Bien, je vous reconnaissis là, Urbain. Maintenant, plus un mot. Courez ! employez au besoin la force ! Que Dieu vous ramène tous deux sains et saufs !

Sans ajouter une parole, Urbain s'éloigne. Il sait que dans une occasion semblable, les minutes comptent pour des années. Hélène le voit descendre à grands pas la montagne et même, par intervalles, courir. La distance entre eux augmente avec rapidité. Bientôt elle le perd de vue vers l'entrée d'un petit bois.

Hélène est seule, seule avec ses angoisses poignantes.

Mais, réagissant avec énergie sur elle-même, elle se dit qu'une grave responsabilité pèse sur sa tête, qu'elle doit justifier la confiance d'Urbain et que ce n'est pas le mo-

ment de s'abandonner au découragement. Elle cesse de chercher du regard les traces du jeune homme. Ses yeux se portent, par delà la plaine, sur le signal de Lourtier et ne le quittent plus. Toute son attention se concentre vers ce point immobile. Calme, elle attend....

Il est cinq heures du soir: le soleil s'incline à l'horizon.

Tout à coup, une fumée blanchâtre apparaît dans le lointain. Presqu'aussitôt une vive clarté jaillit de terre.

Plus de doute: c'est le signal. Les eaux arrivent!

Et Urbain?

Urbain est à moitié chemin de l'enclos.

— Perdu! s'écrie la jeune fille en poussant un cri déchirant.

Ses jambes vacillent, sa vue se trouble, son cœur bat avec violence.

Va-t-elle oublier de transmettre la nouvelle?

Une force surhumaine semble la ranimer un instant. Courant au bûcher, elle jette au milieu de la paille goudronnée dont les piles inférieures sont entremêlées, la torche qu'Urbain lui a laissée, puis, déchargeant les mousquets, avec un sang-froid dont elle s'étonnerait dans toute autre occasion, elle en envoie les détonations au loin.

La torche a fait son office. L'amas résineux s'allume. En un clin d'œil la flamme monte en tourbillonnant vers le ciel.

Le signal a été aperçu promptement au Chable, car voilà que le tocsin commence à y retentir.

Les signaux échelonnés plus bas s'enflamment l'un après l'autre.

Un bruit lugubre, aussi formidable que celui de la mer battant ses rives, plane au-dessus de la gorge de Lourtier. Les monts qui forment ce défilé cachent encore à Hélène l'aspect de la colonne destructive, mais, à la fumée noire

comme la nuit qui monte rapidement du fond de la gorge, comme les tourbillons d'une locomotive courant à toute vapeur, elle se rend compte de sa marche vertigineuse. Des pans entiers de forêts, rongés à leur base, se détachent des collines et se précipitent dans le courant.....

Malheur, trois fois malheur ! L'élan des eaux a trompé toutes les prévisions, la nouvelle de leur approche les précède à peine de quelques minutes.

Ce n'est qu'en s'élevant à 300 pieds de hauteur que la débâcle a pu franchir l'étroite gorge de Lourtier. Elle s'y est engouffrée comme dans un abîme, roulant, dans un chaos indescriptible, les terres, les rocs, les ponts, les forêts et les bâtiments alpestres qu'elle a trouvés jusque-là sur son passage. L'immense entassement porté sur le dos des vagues y est tour à tour englouti, mis en pièces, ramené à la surface, écrasé contre les flancs des monts, puis poussé en avant avec une force irrésistible....

Le lac débouche enfin, avec un bruit effroyable, dans le bassin de Bagnes, dont elle ensevelit toute la surface, d'une montagne à l'autre !

L'œuvre de destruction s'y poursuit dans une proportion inouïe. Les digues de la Dranse s'écroulent, les récoltes disparaissent, la terre végétale elle-même s'arrache du sol. La trombe fracasse les arbres, enveloppe les villages, culbute les habitations éparses, balaie les fuyards et n'arrête ses ravages que lorsque, forcée par son impulsion et par la déclivité du terrain, elle est emportée à son tour dans la direction de Saint-Brancher.

Qu'est devenue Hélène pendant que le lac s'est écoulé à travers la plaine de Bagnes ?

Immobile, folle de terreur, a-t-elle eu l'affreux courage de suivre du regard l'envahissement et la ruine de la riante

contrée étalée devant elle ? Non : Dieu lui en a refusé la force. Se jetant la face contre terre et serrant sa tête des deux mains, elle reste anéantie dans cette position....

Elle ne rouvre les yeux que lorsqu'un silence de mort a succédé au fracas dont les montagnes ont retenti.

Eperdue, elle regarde au loin.

Où est la maison de son père ?

Hélas ! maison d'habitation, moulin et dépendances, tout a disparu. Il n'en reste pas pierre sur pierre.

## CHAPITRE VI

### Un lac en marche.

Nous avons donné une idée sommaire de l'arrivée du lac dans la plaine de Bagnes, mais ce n'est là qu'une épisode se liant d'une manière spéciale à notre récit. L'événement mérite d'être raconté dans son ensemble et avec des détails moins succincts. La digression, du reste fort courte, que nous allons nous permettre, nous forcera à revenir un peu en arrière, mais, après quelques renseignements sur la formation du lac, nous suivrons la débâcle, à vol d'oiseau, à travers toute la partie basse de l'Entremont.

Parmi les causes qui contribuèrent à rendre l'inondation désastreuse au plus haut point, il faut mentionner la configuration topographique du bassin où elle se produisit.

La vallée de la Dranse inférieure, où s'échelonnent les communes de Bagnes, Saint-Brancher et Bovernier, est longue de douze lieues environ, à partir du col de Fenêtre, limite du Valais et de la province d'Aoste, jusqu'à l'endroit où elle débouche dans la grande vallée du Rhône. A l'inverse de la plupart des contrées des Alpes, qui se tordent en si-

nuosités fréquentes et forment assez souvent avec elles-mêmes des angles de quarante-cinq degrés, celle dont nous parlons court, sur une ligne presque droite, de son point de départ à son point d'arrivée.

Le sol, sur toute cette étendue, présente une déclivité continue, tantôt rapide, tantôt moins prononcée, mais toujours visible. A Bagnes seulement, le terrain s'aplanit, les deux chaînes s'écartent, et le vallon s'arrondit en un cirque immense sur une étendue de deux lieues environ.

De Lourtier, dernier village de la commune de Bagnes, remonte, jusqu'au sommet de son territoire, une interminable région alpestre, ou, pour mieux dire, une succession d'étroites vallées, se soudant par leurs extrémités, l'une commençant où l'autre finit.. Le long de cette chaîne, se succèdent, à toutes les hauteurs, vingt-deux grands alpages d'été, coupés de dix-sept glaciers parfaitement distincts. Les scènes les plus merveilleuses et les plus grandioses s'y déroulent à perte de vue, et telle est la magnificence du tableau formé par leur ensemble qu'un écrivain vaudois en caractérisait ainsi, en 1818, l'impression générale : « Il y a dans cette perspective une si riche perfection d'effets sublimes,... une pompe si majestueuse d'accidents extraordinaires,... un luxe si désordonné de formes, d'images et d'aspects,... un choc tellement confus d'impressions saisissantes et inattendues, que je n'ai garde de croire à la possibilité de rendre au naturel cette contrée unique dans son genre. »

C'est du sein d'un superbe portique formé par la jonction des glaciers de Champion et de Chermontane que part la Dranse, laquelle se double à Saint-Brancher d'une autre Dranse descendant des vallées du Saint-Bernard.

On peut aisément se figurer l'impétuosité sinistre, l'élan

farouche que devait donner à l'inondation l'absence de tout obstacle sérieux dans la configuration générale de la vallée. Les eaux trouvèrent l'espace ouvert, le chemin libre, la pente entraînante, et elles s'y lancèrent avec furie.

Les années 1816 et 1817 avaient été des années froides et pluvieuses, pendant lesquelles les glaciers s'accrurent considérablement, descendirent dans les vallées, et firent mine de reconquérir maints espaces d'où ils s'étaient retirés durant les périodes antérieures de sécheresse et de chaleur. Sous l'influence de la température humide, le glacier du Giétroz se porta aussi en avant, et déversa, à l'entrée du vallon de Torrenbéc, les glaces et les neiges dont il s'était surchargé. Ces matériaux tombèrent, comme il a été déjà dit, en travers de la rivière ; ils en obstruèrent le cours et donnèrent naissance à un grand lac.

Le 13 juin 1818, quand celui-ci commença à s'écouler par la galerie établie à la surface de la barre, il avait 10 000 pieds ou trois quarts de lieue de longueur, 700 pieds de large et 200 de profondeur en moyenne. Il contenait 800 millions de pieds cubes d'eau.

L'opération le fit baisser de 45 pieds et réduisit la masse liquide à 530 millions de pieds cubes.

C'est le 16, vers les  $4\frac{1}{2}$  de l'après-midi, que la barre éclata avec un bruit pareil à celui de plusieurs décharges d'artillerie.

Une demi-heure lui suffit pour se vider entièrement et six heures pour franchir les 18 lieues qui le séparaient du Léman.

Donnons à nos lecteurs une idée générale de la marche des eaux, à partir du moment où, franchissant la barre détruite, elles sortent de leur berceau avec une vitesse de 33 pieds par seconde.

L'étroit vallon de Mauvoisin est livré le premier à la destruction. Les eaux s'y élèvent à cent pieds de hauteur, font écrouler le pont vertigineux qui y relie les deux rives, et arrivent d'un bond aux pâturages de Mazéria dont elles emportent le vaste chalet, bâti sur une colline, puis se précipitent dans la gorge de Ceppi. Là, elles se chargent de tous les blocs de rochers dont les bords de la rivière sont semés et les jettent, comme un tourbillon, sur les 42 chalets de Bonachisa, que ce choc met en pièces. Au delà, le courant s'enfonce dans un abîme, reparaît à Brecholai, où il culbute une trentaine de bâtiments rustiques, emporte les parties basses de la forêt de Livounaire, sape de longues étendues de rochers et en écrase les 57 chalets de Fionney. Ces écroulements doublent la masse en mouvement, qui atteint bientôt les profondeurs formant, de Fionney à Lourtier, le lit de la Dranse ; elle s'y jette, y tournoie avec de sauvages clamours, attirant à elle les parois des deux versants que l'érosion peut ébranler. Le pâturage de Granges-neuves lui livre au passage ses 30 chalets, qui ne l'arrêtent pas un instant. Au moment où elle franchit le défilé de Lourtier, ce ne sont plus les claires eaux d'un lac qui s'avancent ; elles sont devenues une masse épaisse, presque solide, lançant en l'air des quartiers de roches d'un volume considérable, et portant debout, par intervalles, des pans entiers de forêts !

L'élargissement de la vallée dans la plaine de Bagnes proprement dite amortit un peu la violence des eaux ; elles y enlèvent toutefois 38 maisons, 112 autres bâtiments, 42 moulins, martinets, foulons et clouteries, outre de nombreux ponts et toutes les digues de la rivière.

Cependant l'inondation est encore loin du terme de sa course. Allégée d'une masse d'arbres et de rochers qu'elle a laissés de Lourtier au Chable, elle gagne Saint-Brancher,

que sa position élevée met à l'abri de ses atteintes, mais dont les terres basses sont ravagées ou entraînées. Plus loin, elle se charge de nouveau de vastes érosions. Tout ce qui peut être arraché aux deux versants se détache de sa base, glisse le long des pentes et s'engloutit dans un pêle-mêle effroyable. Bovernier est menacé à son tour d'une destruction totale. Les eaux dépassent le faîte de ses habitations, mais elles sont détournées par une saillie de rochers qui les rejette contre la chaîne opposée. Enfin, précédées d'un vent auquel rien ne résiste, accrue d'un chaos d'arbres déracinés, de meubles brisés et d'animaux domestiques noyés, roulant, hélas ! dans ses profondeurs, une trentaine de victimes humaines, elles débouchent sur Martigny (ville et bourg) qui disparaît à moitié sous les flots !

La débâcle se jette enfin dans le Rhône : un instant il est forcé de rebrousser chemin. Le fleuve se couvre d'une immense quantité de débris : tristes épaves qui vont semer la nouvelle de la catastrophe sur les rives du Léman, de Saint-Gingolph à Vevey !

Nous renonçons à décrire la terreur des habitants de l'Entremont. Du haut de leurs maisons envahies, de leurs habitations à mi-côte, ou des lieux de refuge qu'ils se sont choisis sur les replats des collines, ils ont vu l'inondation passer devant leurs yeux comme une vision formidable.

Jérôme fait-il partie des malheureux entraînés par les eaux ? A-t-il été enseveli dans l'écroulement de sa maison ? Ce n'est pas tout. Qu'est devenu Urbain, que nous avons vu voler à son secours ?

En se rendant au moulin, le père d'Hélène a été tenté, à plusieurs reprises, de retourner sur ses pas, mais le désir de revoir son habitation, ne fût-ce qu'un moment, l'a emporté. En pénétrant sous son toit, il ne laisse pas que d'être

impressionné par la solitude qui y règne. Rien ne remue dans la maison silencieuse; aucun pas connu ou inconnu ne s'y fait entendre; l'intarissable babil du moulin a pareillement cessé. L'air est toutefois plein de bruits inquiétants. Ils sont produits par la Dranse qui coule dans le voisinage: l'écoulement du Giétroz en double ou triple le volume accoutumé. Jérôme, d'ailleurs, n'a personne à gourmander depuis qu'il est de retour: seconde cause d'ennui. L'idée lui vient de siffloter un air de bravoure pour se tenir compagnie, mais cette ressource ne remplace pas sa fille, sa fille dont il ne peut se passer, et qui fait le vide autour de lui dès qu'elle s'éloigne.

Quant à un danger réel, il n'y croit point. Il s'est mis dans la tête que la catastrophe n'aura pas lieu et que le lac se videra peu à peu; cette certitude lui fait regretter de n'avoir pas engagé Hélène à le suivre.

— Bah! finit-il par conclure, Hélène n'est pas femme à me laisser ici tout seul. Elle va venir en toute hâte me rejoindre ou me réclamer. Je gage que je vais la voir entrer par cette porte.

Mais la porte reste close et Jérôme, qui ne veut pas en avoir le démenti, sort de la maison et regarde si sa fille ne paraît pas à quelque distance sur la route.

C'est dans ce moment même qu'Hélène donne, sur la montagne, le signal de l'arrivée des eaux.

Deux ou trois coups de feu partent de la hauteur. Le bûcher s'allume, et des cris d'alarme commencent à retentir de divers côtés.

— C'est la débâcle qui arrive! s'écrie le meunier pâlissant d'épouvante.

Son premier mouvement le porte à rentrer dans le moulin et à en gagner le toit, le second à fuir du côté de la mon-

tagne. Il prend ce dernier parti, sans se rendre compte de ce qu'il fait. La peur lui donne des ailes, mais le bruit terrifiant que font les eaux et le vent furieux qui les précède lui font comprendre que le péril est là, imminent, terrible. Il regarde autour de lui d'un air égaré et se sent perdu.

Perdu? Non, la pierre de 1595 est devant lui, à une faible distance:

Jérôme bondit. Avec l'agilité d'un chat sauvage, il se précipite vers le rocher et en gagne la cime.

A peine s'y est-il couché à plat-ventre et en cherchant à s'y cramponner, qu'une vague énorme, arrivant à sa hauteur, vient fonder sur lui. Elle l'enveloppe, le soulève et va l'entraîner.

Dans une fente de la pierre a poussé un jeune chêne. La tige a atteint, au plus, deux pieds d'élévation, mais ses racines ont déjà l'élasticité et la force de l'acier. En se trainant sur les aspérités du granit, la main crispée de Jérôme rencontre le tronc de l'arbrisseau et se ferme sur lui comme une tenaille de fer. Le malheureux s'y cramponne avec l'énergie de l'homme qui se noie.

De sa main restée libre, il écarte de sa tête les arbres que le courant porte sur lui et dont les racines ou les branches, sortes de polypes voraces et obstinés, cherchent à lui faire lâcher prise.

Aveuglé et à demi suffoqué, il est ainsi, pendant une grande demi-heure, battu en brèche par les eaux qui ne le laissent un moment à découvert que pour le recouvrir bientôt entièrement.

Enfin, cette horrible agonie a un terme. Le lac a passé, le roc sort fumant du sein des vagues, mais quelle scène de désolation aussi loin que la vue peut s'étendre!

Jérôme promène ses regards autour de lui, et se demande où il se trouve.

Bientôt une exclamation d'indicible bonheur s'échappe de ses lèvres. Hélène n'a couru aucun danger, et lui, il a la vie sauve !

L'infortuné se soulève péniblement, et s'agenouillant sur le rocher, il remercie Dieu, d'une voix défaillante, de l'avoir épargné et de lui avoir laissé sa fille.

Ce premier devoir rempli, Jérôme pense à son moulin, mais il n'en reste pas vestige aux alentours. L'inondation, on le sait, l'a englouti.

— Ruiné ! se dit le meunier, en se rendant compte peu à peu de la triste réalité.

Quelques minutes plus tard, une voix qui ne lui est point inconnue l'appelle à quelque distance. Ce cri est proféré par un jeune homme qui, souillé de vase de la tête aux pieds, passe à proximité du roc.

— Urbain ! s'écrie Jérôme en le reconnaissant.

— Moi-même, père Jérôme ! Dieu soit béni, je vous retrouve en vie. Allons, courage ! Je viens à votre secours.

— Ce n'est pas le courage qui me manque, dit le meunier en se laissant glisser dans les bras d'Urbain, c'est la force ! Je me sens glacé jusque dans la moëlle des os.

— En route donc, père Jérôme, en route et à grands pas ! Autrement gare les suites !

— En route, soit ! encore faut-il que mes jambes ne refusent pas le service. Mais comment vais-je me tirer d'ici ? Je ne vois de tous côtés que des flaques d'eau où nous allons enfoncer jusqu'à la ceinture, des arbres déracinés qui barrent le passage. Oh ! quel terrible événement !

— Ce n'est pas le moment de se lamenter, père Jérôme. Pensez à votre fille qui pousse des cris là-haut, car elle doit vous croire perdu. Appuyez-vous sur mon bras, et en route ! Urbain l'entraîne. Il le force à marcher rapidement. Le

sol a été profondément creusé par les eaux ; en maints endroits toute couche végétale a disparu. La plaine, complètement détrempée, n'offre plus aucune solidité ; aussi n'est-ce qu'en la sentant s'ouvrir sous leur poids que les naufragés continuent leur chemin. Des crèches, des râteliers d'étable, des berceaux vides, sortent à moitié de la vase. Urbain va à la découverte, sonde les fondrières, et revenant sur ses pas, guide Jérôme à travers les décombres. Ils se rapprochent insensiblement de la montagne.

Chemin faisant, le meunier dit à son compagnon :

— Tu étais donc près de moi pendant le déluge, puisque tu es arrivé sitôt après ?

— Hélène m'avait envoyé à votre recherche. Malheureusement, j'ai eu beau faire diligence, je n'ai pu arriver à temps. J'ai esquivé le plongeon en grimpant sur un arbre.

— Bonne Hélène ! Je la reconnais bien là ! Et si l'arbre avait été renversé ?

— Il est clair que, dans ce cas, j'aurais pris un bain tout autrement désagréable que celui-ci. Vous auriez été obligé de vous tirer d'affaire sans moi. Mon arbre, par miracle, a tenu bon.

Jérôme n'en dit pas davantage. Il voudrait bien remercier chaleureusement son libérateur, mais il craint de s'engager. Les gens sont si disposés à tirer parti de tout, à prendre quelques paroles de gratitude comme un encouragement indirect ! De peur d'en trop dire, le meunier n'en dit pas assez, et s'abstient outre mesure.

Cependant le pied de la montagne n'est pas loin. En ce moment, les arrivants voient accourir au-devant d'eux Hélène, Jean, plusieurs de ses fils et nombre d'autres Bagnards qui viennent au secours des inondés de la plaine.

En se retrouvant sur la terre ferme, Jérôme, à bout de

forces, s'affaisse entre les bras de sa fille. Un froid mortel le saisit. Ses dents se choquent avec violence. Transporté chez lui, il tombe malade et une fièvre intense met ses jours en grand péril.

## CHAPITRE VII.

### *Les trois prétendants.*

Les soins persévérandts d'Hélène ont exercé sur le rétablissement de son père la plus heureuse influence. Après de longues alternatives de crainte et d'espoir, qui ont rempli l'été, la jeune fille a enfin la satisfaction de voir le malade entrer définitivement en convalescence.

Appuyé sur le bras d'Hélène, Jérôme fait de petites excursions sur les plateaux environnans. Ses forces reviennent lentement, mais d'une manière continue. Bientôt même il peut se passer de tout appui étranger et prolonger ses promenades sans trop éprouver de fatigue.

Tant que la maladie a duré, la jeune fille s'est abstenue d'entretenir son père de l'éternel objet de ses préoccupations secrètes. Tout entière aux devoirs de la piété filiale, elle n'a eu, pendant plusieurs mois, qu'une pensée : détourner du malade le péril et la souffrance. Maintenant que la vie est venue se réinstaller dans ce corps dont elle avait fait mine de se retirer, elle voudrait qu'une parole du convalescent lui fournit l'occasion d'entrer en matière ; mais Jérôme est sur ses gardes et ne prête pas le flanc. Aux allusions timides et détournées de la fidèle amante, Jérôme ne répond que par le silence, ou en changeant preslement de conversation. Cette attitude lui réussit. Hélène sent que le terrain n'est pas encore devenu propice et renvoie l'attaque de quelques jours.

La force de la vérité avait d'abord obligé Jérôme à convenir avec lui-même qu'Urbain s'était vaillamment conduit à son égard, le jour de la catastrophe. Il était même allé jusqu'à dire que le jeune homme pouvait bien, dans cette circonstance, lui avoir rendu « une espèce de service. » Ces concessions, arrachées à une première effusion de reconnaissance, nul ne les soupçonna, car le prudent meunier, de crainte d'avoir à s'en repentir, n'en souffla mot à personne. Il les retira même peu à peu, chicanant d'abord sur les détails, puis s'en prenant au fond lui-même. Urbain avait cherché à le sauver, le fait ne pouvait guère être contesté, mais quoi? il n'y avait pas réussi, puisqu'il ne s'était pas trouvé sur place au moment le plus critique. Plus tard, il l'avait reconduit chez lui, mais un montagnard finit toujours par retrouver son chemin. De quoi, dès lors, Jérôme est-il redévable au jeune homme, si ce n'est de ses bonnes intentions? Or celles-ci sont trop payées au prix que, sans aucun doute, il en exige.

Le meunier ne se fait pas toutefois illusion au point de croire que sa fille ne cherchera pas à rehausser la valeur du sauvetage opéré, autant que lui-même cherche à le rapatrier. Hélène, évidemment, finira par l'invoquer comme un titre sérieux, ce qui le mettra dans un cruel embarras. Pour parer le coup, il lui semble qu'il doit gagner sa fille de vitesse et s'engager définitivement avec l'un des préteurs.

Ceux-ci l'ont, à la vérité, un peu négligé durant sa maladie, mais quand on patauge dans une inondation, on est bien excusable de négliger ses amis et de reléguer les amours à l'arrière-plan. Ils n'ignorent pas, d'ailleurs, où vont les préférences de la jeune fille; dès lors la crainte d'un échec doit leur imposer une extrême réserve. Des

personnages de leur importance ne peuvent s'exposer à être éconduits comme de simples Bagnards.

Mais sa ruine ne serait-elle pas aussi pour quelque chose dans la tiédeur qu'on lui montre? Jérôme ne saurait le penser. Il a considérablement perdu, c'est vrai, mais en vaut-il moins, et sa fille en a-t-elle moins de beauté et de mérite?

La principale difficulté gît dans la manière d'entamer les négociations avec les intéressés. Jérôme devra se résigner à faire des ouvertures directes, puisque ces derniers mettent tant d'hésitation ou de discrétion à rompre la glace les premiers. Mais le résultat reste incertain, et malgré toute l'invraisemblance de la supposition, malgré leurs démarches précédentes, il serait rigoureusement possible que les soupirants d'Hélène fissent maintenant la sourde oreille. Or le meunier en éprouverait une humiliation véritable, car il fournirait ainsi à ses gendres manqués l'occasion de s'égayer à ses dépens.

Jérôme hésite, discute encore avec lui-même, renonce à son projet et finit par y revenir. Cette situation l'ennuie : il a hâte d'en finir.

— Je m'en vais aller les voir, se dit le meunier en prenant son parti. Je peux bien faire comme certain prophète qui dit un jour à une montagne de venir à lui et qui, ne la voyant pas bouger, y alla lui-même sans tant de compliments. Le fils de ma mère n'est pas manchot, Dieu merci ! J'y mettrai l'adresse nécessaire. Si je m'aperçois que le vent a tourné, crac ! je ferai volte-face et mes gaillards n'y verront que du feu !

Sa résolution bien arrêtée, Jérôme annonce à sa fille qu'il va se rendre au village paroissial où il a, dit-il, des affaires à régler.

Hélène offre de l'accompagner, mais il n'y consent point, ce qui fait penser à sa fille qu'elle ne sera pas étrangère à ce qui va se traiter.

Elle le voit partir tout joyeux, marchant d'un bon pas et chantonnant l'air d'une chanson de noces bien connu dans la vallée.

Quand Jérôme est à une certaine distance, son front s'obscurcit.

— Rude métier, se dit-il, que celui de marier une fille. On dirait qu'elles prennent à tâche de dire non quand le bon sens les tire par le tablier pour leur faire dire oui. Des roseaux : merci ! essayez de les faire plier. Essayez de les faire aller à droite quand la tête leur chante d'aller à gauche ! Je compte pourtant qu'après bien des si et des mais, Hélène finira par entendre raison. C'est que, moi, je ne suis pas un père comme un autre, ni elle une fille comme la première venue. D'ailleurs, j'engagerai ma parole et Hélène ne voudra pas m'y faire manquer.

« A tout seigneur, tout honneur ! » Jérôme prend la résolution d'aborder en premier lieu le président, quitte à se rabattre sur le notaire.

Un peu surpris de sa visite, le magistrat souhaite la bienvenue à l'arrivé au moyen de son exclamation habituelle :

— Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

— Oui, c'est moi, président, moi, en chair et en os.

— A la bonne heure ! On pouvait presque vous croire mort et enterré.

Le meunier a grande envie de répondre qu'on l'a, en effet, un peu traité comme s'il n'était plus de ce monde, mais il se contient.

— Je l'ai échappé belle ; pourtant, Dieu merci, il n'y paraît presque plus. Je suis même si bien rétabli que je compte danser comme quatre le jour de vos noces.

— Tiens ! tiens ! tiens ! exclame le président à qui ce préambule fait soupçonner anguille sous roche. Se marie-t-on quand on a sur les bras une débâcle comme la nôtre ?

— Pourquoi non, président ? Personne n'a plus risqué, personne n'a plus souffert que moi à cette maudite journée, et j'envoie au diable le chagrin. Voyons, sautez le fossé. A quand la noce ? Vous êtes d'âge à prendre femme, sans vous commander.

— L'inondation, mon cher !

— Le mieux, c'est de n'y plus penser. Allez-vous rester vieux garçon, parce que l'Entremont a quasi passé par un second déluge ?

— Tiens ! tiens ! tiens ! Il me semble à moi que lorsqu'un pays a été trempé jusqu'aux os, ce qui presse le plus, c'est de le faire sécher. Mais vous m'étonnez, père Jérôme. Je n'ai jamais vu convalescent si disposé à entrer en danse.

— Vous connaissez le proverbe : Suivant le saint, le carillon ; suivant le repas, l'humeur des invités. Je songe à marier ma fille. — A quoi Jérôme ajoute mentalement : mords donc à l'hameçon, imbécile !

— Vous songez à marier Hélène ?

— Elle n'est point destinée à rester vieille fille, en sorte qu'il est temps que je lui trouve un mari.

— Et d'un autre côté, vous me poussez à prendre femme ?

— Dame, quand on est sur ce chapitre.... vous sentez.... une chose amène l'autre.

— L'inondation, mon cher ! Je ne sors pas de là.

« Je ne le vois que trop, pense le meunier. Il fait le plongeon dans l'eau chaque fois que je veux le faire aborder. »

— Deux noces ! répète le président. Excusez du peu !

— Ou une seulement....

— C'est clair que si je reste garçon, il n'y en aura qu'une.

Jérôme n'ose pas insinuer qu'il y a encore une autre manière de ne célébrer qu'une noce, et bien lui en prend, car son interlocuteur ajoute :

— Urbain sera joliment satisfait. Après tout, il y a pris peine. Il mérite d'obtenir Hélène. Farceur, que ne m'a vez-vous dit cela tout de suite ?

Jérôme est violemment tenté de crier au président qu'il a un gendre beaucoup plus huppé, mais il commence à craindre qu'Urbain ne soit en effet sa dernière ressource.

— Je ne dis ni oui ni non.... Vous ne tarderez pas à savoir le fin mot là-dessus.

Les derniers mots du président ont fait comprendre à Jérôme qu'il est inutile de pousser plus loin l'entretien. Toutes ses illusions s'écroulent à la fois. Il se dit que si jamais le magistrat se donne un beau-père, décidément ce ne sera pas lui.

Il faut faire bonne contenance à mauvais jeu et battre en retraite aussi honorablement que possible.

— Je vous quitte, président. Vous comprenez.... quand on en est là, on a des emplettes à faire. J'espère que vous danserez à la noce d'Hélène et que vous finirez tôt ou tard par suivre son exemple.

Ces mots dits, Jérôme prend congé.

« Ah ! il fait le dégoûté à présent, murmure Jérôme en descendant l'escalier. Ah ! ma fille n'est plus ma fille ! Eh bien ! bon voyage ! Je vais aller chez une autre paire de manches que lui. »

« L'autre paire de manches » est le notaire, qui fait à l'arrivé un accueil tout jovial. Il quitte, pour le recevoir, un travail dont la nature paraît l'avoir mis dans une singulière bonne humeur.

L'officier public débute par faire chercher une bouteille de son meilleur vin, et force le visiteur à se désaltérer.

— Eh bien, dit-il, nous sommes donc guéri ! Et la belle Hélène, que fait-elle ? C'est bien à ses amoureux qu'on peut appliquer ce passage d'Horace :

Urit me Glyceræ nitor  
Splendentis Pario marmore purior.

**Mais quel bon vent vous amène au Chable ?**

Bien que fort encouragé par cette cordiale réception, Jérôme, que son premier échec met sur ses gardes, ne veut s'aventurer qu'avec prudence. Il feint d'avoir à consulter le notaire pour un voisin, qui ne peut se rendre lui-même dans son étude.

« Le notaire, se dit-il, comprendra bien que c'est d'Hélène que je vais parler, mais si l'affaire tourne mal, je pourrai toujours nier la supposition. »

Abordant le sujet de la consultation, Jérôme reprend :

— Or donc, vous saurez que la fille de mon voisin est courtisée par un gars qu'il ne prendra, lui, qu'à son corps défendant. Le père a d'autres projets. Le père ne voudrait donner sa fille qu'à un homme....

— Rassis ?

— Oui, oui, rassis. Il préférerait même un....

— Un veuf peut-être ?

— (Devine-t-il déjà ?).... Je n'ai pourtant pas dit ce mot.

— Haut, non, tout bas, oui.

— Un veuf, soit, mais riche.

— Surtout, si le père ne l'est pas.... ou ne l'est plus.

— Hein ?

— Passons. — Le fait ?

— Le père tarabuste la fille qui voudrait bien regimber.

Le mal est qu'il a presque promis au jeune homme.....

— Mettons qu'il ait promis.....

— Dans un moment où il n'avait pas trop sa tête à lui.....

— Par exemple, pendant l'inondation..... ou après..... à moins que ce ne soit avant.....

— De la lui donner. Mais il entend bien n'en rien faire... si cela se peut.

— Brave homme de père!

— N'est-ce pas ?

— Et il ne sait comment s'y prendre ?

— Non, il ne le sait pas. Il vous prie de lui indiquer un moyen.

— Eh bien, conseiller, votre voisin mérite le fouet.

— Le fouet !

— Il a promis : il doit tenir parole.

— Qu'est-ce que vous dites là ?

— Qu'il ne faut pas chercher midi à quatorze heures et battre en retraite quand il s'agit de marcher droit.

— Mais il n'a rien promis du tout, pas ce qui fait mal à l'œil !

— Non ?... Alors resterait ce fait que la fille et le jeune homme s'entendent pour culbuter les veufs et les rassis. Votre voisin n'a qu'à se résigner. C'est dit !

« Le notaire a éventé la mèche, pense tout bas Jérôme, sans cela il eût tranché la question tout différemment. Où diable me suis-je fourré ? »

Un peu étourdi du coup, il s'applique à mettre à la charge du « voisin » ses propres peccadilles. Il déclare partager au fond l'opinion de l'homme de loi et traite de malavisé son voisin imaginaire.

On pense bien que le notaire n'est que médiocrement dupé de l'échappatoire.

Pour corroborer son appréciation du cas, il entremêle à la conversation une demi-douzaine de citations latines qui achèvent d'exaspérer Jérôme.

Au bout d'un moment, celui-ci prend son chapeau et se retire.

Arrivé dans la rue, il se retourne pour ajouter, les dents serrées par la colère :

— *Mariabo fillia mea* à un homme qui vaut mieux dans son petit doigt que toi dans toute ta personne !

Jérôme avait, dans le temps, mordu quelque peu au latin, dans la grande école de Bagnes, mais, ainsi qu'on le voit, il avait complètement abandonné la langue de Cicéron pour le fusil et la farine.

Qu'eût dit Urbain de ce latin de cuisine s'il eût été là ?  
On le verra tout à l'heure.

Pendant que le meunier sort du village, le notaire se remet joyeusement à sa besogne. Il s'agit d'un inventaire que, sans nécessité, il recopie pour la troisième fois. Ces chiffres secs et arides lui semblent d'or et d'azur. Ils prennent, sous son regard caressant, une voix métallique, et lui chantent une chanson pleine d'ineffables promesses. Aussi, comme il leur sourit ! Comme il les couve d'une sollicitude attendrie ! Le total surtout le jette dans un ravissement prolongé. Malheureusement, il ne peut le faire sien, ce total adorable, qu'en prenant par-dessus le marché une veuve entre deux âges, avare et acariâtre, dont l'inondation vient d'emporter le mari.

Le dépit de Jérôme s'exhale en expressions assez peu mesurées.

« Ah ! je vous connais maintenant, s'écrie-t-il en s'arrêtant par moments pour reprendre haleine. Quand mes roues tournaient jour et nuit, c'était des Jérôme par ici et des Jérôme par là à n'en plus finir. Si j'éternuais au moulin, ces deux finaux accourraient du Chable pour me dire : Dieu vous bénisse ! Le président me consultait et, à l'entendre, Bagnes allait tout de travers quand le rhume m'empêchait

d'assister au conseil. Si je lâchais une bêtise , il trouvait qu'elle méritait réflexion. L'autre compagnon.... Où diable avais-je la tête de penser à un veuf pour cette Hélène si gentille, et à un veuf qui abuse du latin encore ! Mais je les renie à perpétuité. Je leur tire la langue ! A la première occasion venue, c'est-à-dire, si je puis jamais le faire sans être vu, je leur jette mes sabots à la tête . »

Comme il s'y attend, à moitié route, il trouve Hélène qui vient à sa rencontre.

La pauvre enfant , qui a deviné sans peine le but de l'excursion avortée, cherche d'abord à découvrir, d'après la physionomie de son père, si elle doit trembler ou se réjouir. Elle respire longuement en voyant qu'il n'en rapporte qu'une mauvaise humeur visible.

Jérôme finit par l'embrasser tendrement et se borne à lui dire :

— Arrêtons-nous, chemin faisant , chez Jean Villete.

L'habitation de ce dernier n'était pas loin.

C'est un événement que l'apparition du meunier chez son ancien ami.

Urbain s'en va mander son père qui travaille à quelque distance. Ils reviennent en causant à voix basse, d'une manière très animée. Jean semble donner à son fils des instructions que celui-ci écoute avec docilité.

— Prends l'avance , Hélène , dit Jérôme , en voyant le groupe s'approcher. Je te rejoindrai tout à l'heure. Toi, Urbain , va faire un tour dans les champs.

Jean ne témoigne rien de son émotion en se voyant en présence du meunier. Il l'introduit dans la chambre du ménage et la porte se referme sur eux.

Jérôme s'abstient de tout préambule et va droit au fait.

— Ecoute, Jean. Tu m'as demandé Hélène. J'ai refusé. Que veux-tu ? j'avais d'autres idées. On est bête quelque-

fois. L'essentiel c'est de revenir à temps. Consens-tu à ce que je commande les tympanons ?

La longue figure de Jean n'exprime qu'un violent embarras.

— Trop tard ! s'écrie-t-il.

— Pourquoi ?

— Urbain est promis.

— Urbain a oublié Hélène !

— Ecoute. On est homme ou on ne l'est pas. Tu n'as pas voulu de lui ; il s'est adressé ailleurs et hier nous avons donné notre parole.

— Urbain a oublié Hélène !

— Mets-toi à sa place. Le pauvre garçon a eu un terrible chagrin, mais il finira par se consoler. Ne m'as-tu pas dit que cela se passe toujours ainsi ?

— Urbain a oublié Hélène !

— Voyons, sois raisonnable. Aurais-tu voulu qu'il passât outre et qu'il l'épousât contre ton gré.

— Allons, c'est justice ! Adieu, Jean. Pauvre Hélène !

Et sans ajouter un mot, il quitte la maison.

Il se remet en route, cherchant des yeux sa fille qu'il n'aperçoit nulle part.

C'était plus d'émotions et de désappointements qu'il n'en pouvait supporter.

Au bout d'un moment, le chagrin le gagnant tout à fait, il s'arrête au bord du chemin, dans un endroit recouvert de grands arbres, et, plongeant la tête dans ses mains, il se prend à pleurer amèrement.

Une demi-heure plus tard, il se remet en route. Sa démarche vacillante indique un accablement douloureux. Quelques tressaillements convulsifs, qu'il cherche vainement à dominer, montrent qu'il n'a pas épuisé, du coup, toutes ses larmes.

« Comment, Hélène n'est pas de retour, se dit-il en

voyant le seuil de la maisonnette désert. M'a-t-elle aussi abandonné ! Suis-je ruiné de toutes les manières ? »

Il pousse la porte en hésitant, mais quelle surprise ! Sa fille est à genoux au milieu de la chambre, ayant à côté d'elle Urbain, également prosterné.

— Père, pardonnez-nous, disent ensemble les jeunes gens, en lui tendant les bras.

— Jérôme, pardonne aussi à ton vieil ami, dit Jean qui sort du cabinet attenant. Te souviens-tu des surprises que nous avons vues au théâtre à Paris ? J'ai aussi joué la comédie tout à l'heure. Tu avais repoussé Urbain, j'ai voulu à mon tour, par manière de petite vengeance, feindre de repousser Hélène. J'ai eu tort. Va, je l'ai bien compris lorsque, cherchant à te devancer ici, je t'ai vu assis, la tête basse, et te livrant à un grand chagrin. Il s'en est peu fallu, alors, que je ne courusse à toi pour te détromper et te consoler.

Nos lecteurs se figurent aisément le reste de cette scène.

Trois jours après la publication du mariage, il arrive de Paris, à l'adresse d'Hélène, une somme de 20000 francs, dont moitié forme la dot que M<sup>me</sup> Robert envoie à sa filleule, et moitié constitue un prêt destiné à relever le moulin et la maison. Le bon pharmacien, qui, soit dit en passant, se porte bien malgré ses soixante et dix ans, ajoute qu'il fera cadeau de cette dernière valeur aux inondés, s'ils éprouvent jamais de la difficulté à la lui rembourser. Il y met toutefois la condition que Jérôme continuera seul à lui écrire, ses hardiesses grammaticales ayant le singulier privilége de lui obstruer la rate pendant un mois.

La nouvelle de cette largesse fait le tour des vingt villages de Bagneres, et, en passant de bouche en bouche, acquiert des proportions merveilleuses. En l'apprenant, le notaire devient jaune comme le coing le plus mûr, et le président ne

croit pas au-dessous de sa dignité de se mordre les doigts jusqu'au sang.

Les deux pères sortent des profondeurs du bahut traditionnel leur uniforme de garde suisse, ce qui donne à la fête un éclat extraordinaire.

Les Bagnards ne sont pas hommes à s'endormir dans les douceurs de la lune de miel. Urbain se met à l'ouvrage sans tarder. Assisté de sept robustes travailleurs, c'est-à-dire de son père et de ses frères, il établit une jetée tout autour de l'enclos dévasté et y fait entrer une partie des eaux de la Dranse. Il s'y forme de vastes dépôts de limon, si bien que, un an plus tard, le gravier est recouvert et le sol redevenu aussi fertile qu'auparavant.

Les bâtiments sont relevés presque aussi vite, grâce aux sapins déracinés dont toute la plaine est couverte et qu'on est trop heureux d'abandonner au jeune homme pour la peine qu'il se donne de les enlever.

Jérôme se résigna à ne point être le beau-père d'un personnage haut placé dans la commune. De temps à autre, toutefois, le vieil homme reparaissait et on l'entendait murmurer: « C'est égal, je me suis trop pressé. Si j'avais su attendre, le président se serait ravisé. Mais ce qui est fait n'est plus à faire. D'ailleurs Hélène aurait mis les pieds contre le mur, et une fille contrariée est plus têtue que tous les mulets de l'Entremont réunis ! »

Si Jérôme ne dit rien du notaire, c'est qu'il était mort dans l'intervalle. Une pleurésie, gagnée en allant solliciter la main de la veuve récemment enrichie, l'emporta. Ses dernières paroles furent un persiflage latin dirigé contre ceux qui passent à côté du bonheur sans avoir la présence d'esprit de le saisir aux cheveux.

CH. L. DE BONS.